

PER
R-382
CON

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE

Maison mère

Lachine

Revue Dominicaine

AVRIL 1961

Maison Montmorency
ST-HYACINTHE, P. Q.

SOMMAIRE

MAXIME ELFAX : Résurrection

ANDRÉ LATREILLE : La laïcité

H.-M. ROBILLARD : « Mémoire sans jours » de Rina Lasnier

GUY ROBERT : Littérature 1960

C. MURIN : Conquête de la liberté et Christianisme

LE SENS DES FAITS

L'Académie canadienne-française juge notre parler — La tournée de la Comédie Française — Retrouvé dans un grenier un inédit de Walt Whitman — Ce qui s'appelle scandaliser — Chronique des disques.

L'ESPRIT DES LIVRES

DIRECTION :
MAISON MONTMORENCY
COURVILLE (QUÉBEC-5), P. Q.



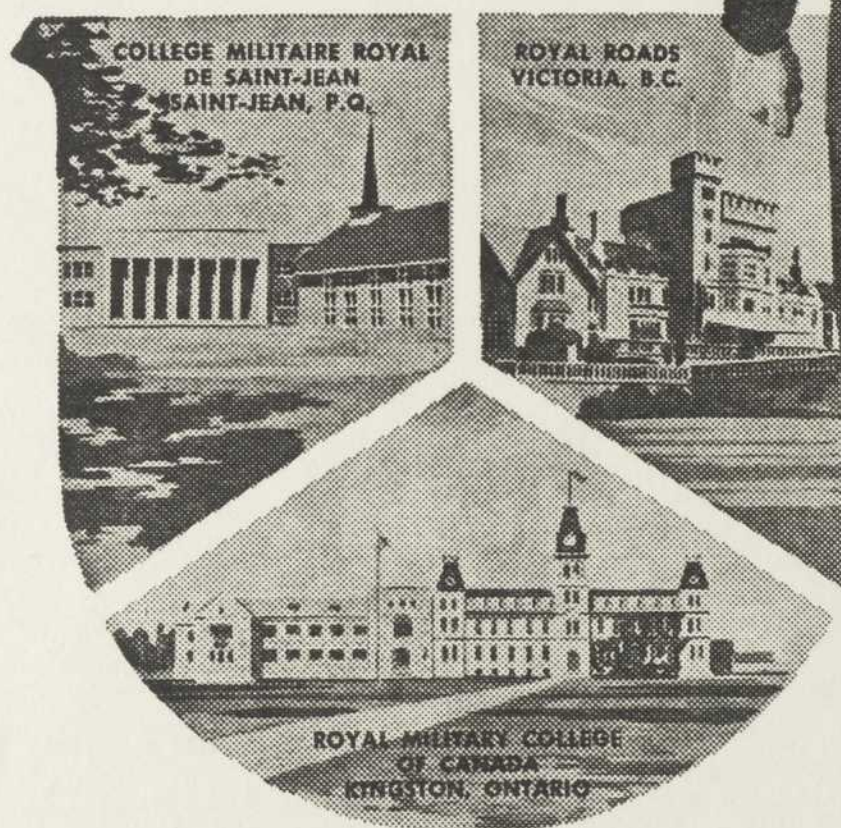
ADMINISTRATION
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTREAL-26, P. Q.

Des Traditions durables

Des traditions fortes et vénérables constituent le fondement de la solide formation de chef qui se reflète aujourd'hui dans la devise des trois Collèges des services armés du Canada:
Vérité — Devoir — Vaillance.

Au prestige du passé s'ajoute l'enseignement conduisant au diplôme universitaire que ces collèges dispensent aux élèves-officiers des forces armées du Canada. Des diplômés d'école secondaire, triés sur le volet, s'y préparent à d'intéressantes professions comme officiers de la Marine, de l'Armée ou de l'Aviation, ainsi qu'aux responsabilités que leur imposera leur brevet d'officier.

pour édifier l'Avenir



Grâce au Programme d'instruction pour la formation d'officiers des forces régulières (ROTP), le ministère de la Défense nationale offrira l'occasion à un nombre limité de diplômés d'école secondaire réunissant les qualités requises, d'obtenir un grade universitaire, soit dans les Collèges des services armés du Canada, soit dans des universités canadiennes désignées.

Vous pouvez obtenir, sans aucun engagement de votre part, toutes les précisions nécessaires en vous adressant au Centre de recrutement des forces armées le plus rapproché de votre résidence, ou en postant le coupon ci-contre. La clôture des inscriptions pour les candidats au cours de l'automne de 1961 est fixée au 1er juillet 1961.

Directeur du ROTP
Quartier général de la Défense nationale,
OTTAWA (Ontario).

TS-61-3HSAF-REV.

Veillez m'envoyer tous les renseignements sur le programme d'instruction pour la formation d'officiers des forces régulières (ROTP)

Nom

Adresse

Ville Province.....

Age Instruction.....

Préférence Marine ☐ Armée ☐ Aviation ☐

Tél. PR. 4-5321 - 5322

HOMMAGES DE

THE SOUTHERN CANADA POWER CO. LTD.

1605, SAINT-ANTOINE

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-8333

FLEURISTE

CÉSAIRE VERMEERSCH

Bouquets de noces — Tributs floraux — Fleurs coupées
Corbeilles et plantes de toutes sortes

Serre : 3160, GIROUARD

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

VOLCANO LIMITÉE

Manufacturiers d'appareils
de chauffage

SAINT-HYACINTHE — MONTRÉAL

QUÉBEC — TORONTO

COMPLIMENTS

de

**T. D. BOUCHARD & CIE
LIMITÉE**

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-6491

**YAMASKA
AUTOMOBILE INC.**

René Saint-Pierre, président

FORD — MONARCH — FALCON — ANGLIA
CONSUL — ZEPHYR

3005, Dessaulles
SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. 4-8033

LOUIS HÉROUX & FILS LTÉE

SOUDURE ET OUVRAGE GÉNÉRAL

Spécialité : balcons et escaliers en fer

50, MONDOR

SAINT-HYACINTHE

Tél. PR. 3-9808 - 4-6280

ALBANY TÉTRAULT INC.
MEUBLES

CENTRE D'ACHAT DOUVILLE

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-8007 - 3-1995

**MAURICE DESNOYERS
JEAN-GUY BRODEUR**

Architectes — Urbanistes

1400, GIROUARD

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-6419

Comptables agréés

RIVARD, HUDON & CIE, C. A.

MARCEL RIVARD, C.A., associé senior
HENRY HUDON, C.A., associé résident, St-Hyacinthe
JEAN-GUY AUBIN, C.A., associé résident, St-Hyacinthe

1140, HÔTEL-DE-VILLE

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

**VINCENT CHARTIER,
B.A., B.PH., L.PH.**

PHARMACIEN-CHIMISTE

1790, DES CASCADES — Tél. PR. 3-9795

2665, SAINTE-ANNE — Tél. PR. 3-1331

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

UBALD LALIME

DIRECTEUR DE FUNÉRAILLES

Expert embaumeur

900, 21e avenue, BOURDAGES

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

HOMMAGES DE
**LA SUPÉRIEURE GÉNÉRALE
 DES SŒURS DE LA CHARITÉ**
HÔTEL-DIEU SAINT-HYACINTHE, P. Q.

HOMMAGES DES
SŒURS DE SAINT-JOSEPH
DE SAINT-HYACINTHE, P. Q.

C. A. CAYOUE LTÉE
 Portes et châssis — Finition intérieure
 C. S. CAYOUE STANDARD
 890, Calixa-Lavallée — Tél. PR. 3-9769 — Saint-Hyacinthe
 7315, Mountain Sights — Tél. RE. 7-6514 — Montréal

Tél. PR. 4-5354
L. G. BEAUBIEN & CIE, LTÉE
 Valeurs de placement
 RENÉ A. FUGÈRE, GÉRANT
 655, SAINTE-ANNE SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-6464
GRAND HÔTEL INC.
 Aurèle GAUDETTE, prés. — Gilles GAUDETTE, sec.-trés.
 1395, GIROUARD SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-7489
FERDINAND ROBERT
 Vendeur autorisé de réfrigérateurs « DEFROSTOMATIC »
 Lessiveuses — Poêles — Séchoirs électriques
 T. V. — Machine à coudre ALFA
 2645, SICOTTE SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-5055 Service rapide — Ouvrage garanti
CORDONNERIE DURAND
 Cueillette et livraison à domicile gratuitement
 Spécialité: teinture des souliers et articles de cuir
 2080, MORISON (coin Bourdages) SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-8404
VICTORY HOSIERY MILLS LTD.
 P. A. TARTE, PRÉSIDENT
 2445, 9e rue SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-4206
GILLES BERNIER, M. P. L.
 Plomberie et chauffage
 Brûleurs à l'huile automatique — Couvertures
 2650, LAFONTAINE SAINT-HYACINTHE, P. Q.

HOMMAGES DE Tél. PR. 3-9751
**LA CAISSE POPULAIRE
 DE SAINT-HYACINTHE**
 1697, GIROUARD SAINT-HYACINTHE, P. Q.

LE CERCLE D'ENTRAIDE
SAINT-JEAN-BAPTISTE DU DIOCÈSE DE ST-HYACINTHE
 Pour DEUX DOLLARS par an et UN DOLLAR par décès
 d'un membre, vous obtenez une protection de
 MILLE DOLLARS à la mort.
 530, MONDOR — Tél. PR. 3-9691 — ST-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 3-9606
MORIN & MORIN
 NOTAIRES
 1705, GIROUARD SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-5844
BIENVENU AUTO
 WHITE — AUTOCAR
 2850, DESSAULLES SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-8733 « Le rendez-vous des Élégantes »
SALON VANITÉ
 Chapeaux faits à la main
 Hautes Modes — Créations inédites — Confection
 Altération — Spécialité: Chapeaux de mariées
 554, 14e avenue MONDOR SAINT-HYACINTHE, P. Q.

HOMMAGES DE
LA COMPAGNIE D'ASSURANCE GÉNÉRALE DE COMMERCE
LA COMPAGNIE D'ASSURANCE CAN. MERCANTILE
LA COMPAGNIE D'ASSURANCE CANADIENNE NATIONALE
 2450, GIROUARD — SAINT-HYACINTHE

Tél. PR. 4-8205
GRÉGOIRE GIRARD
 ARPENTEUR-GÉOMÈTRE
 INGÉNIEUR FORESTIER
 1400, GIROUARD SAINT-HYACINTHE

Tél. UN. 6-4984
DESLAURIERS & MERCIER
 INGÉNIEURS CONSEILS
 1396 ouest, SAINTE-CATHERINE MONTRÉAL, P. Q.

HOMMAGES DE Tél. LA. 2-6900
**La Cie de Marbre et de Tuile
 de Québec Limitée**
 80 sud, DORCHESTER QUÉBEC, P. Q.

DON D'UN AMI
 HOMMAGES DE Tél. LA. 5-5992
J. M. O'BRIEN
 Spécialités pour Bâtisses et Constructions
 Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.
 Spécialistes en charpente de bâtisse
 919, D'AIGUILLON QUÉBEC, P. Q.,

PAVAGES MASKA INC.

SAINT-DOMINIQUE

COMTÉ BAGOT, P. Q.

Tél. PR. 4-5385

CANADIAN U. S. KNITTING CO.

990, MORISON

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-5898

HUBERT RICARD, prés.

RICHELIEU ÉLECTRIQUE INC.

ENTREPRENEURS ÉLECTRICIENS

Installations — Industrielles — Commerciales — Résidentielles

2300, rue SICOTTE

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

THEO PHENIX ENRG.

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

MESSIER & FILS

ÉPICIERS

959, DES CASCADES

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 3-9755

Tél. UN. 1-4838

BLAINES PLASTICS CO. LTD.

Plastics Moulders

BRUNO LAINESSE, PRÉSIDENT

3126, DESSAULLES

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

La Société des Artisans assure votre vie, votre famille,
votre salaire, votre maison, votre santé, votre associé,
vos employés, vos vieux jours, vos enfants, leur instruction

Bureau : 1865, Des Cascades — Tél. PR. 4-5242

PAUL VINETTE

360, boul. Laflamme — Village La Providence — C. P. 113

Tél. PR. 4-8639 — Saint-Hyacinthe, P. Q.

LUCIEN GARIÉPY

AJUSTEUR

650, SAINTE-ANNE

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-6429

LEVELCO ELECTRIC INC.

DISTRIBUTEURS EN GROS

Accessoires électriques et électroniques

1405, SAINT-ANTOINE

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-8628

Etabli en 1905

STUDIO B.-J. HÉBERT ENRG.

PHOTOGRAPHE

491, Av. STE-ANNE (Coin Cascades) ST-HYACINTHE P. Q.

Tél. PR. 4-6001

IMPRIMERIE ROYALE ENRG.

J. PIERRE QUINTAL, PROP.

2750, MORIN

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 3-9150

CLUB CANADIEN LTÉE

466, SAINT-SIMON

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-8484

J. A. VINCENT & FILS INC.

QUINCAILLERIE

1890, DES CASCADES

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-5381

L. PHILIPPE LAFONTAINE

COMPTABLE PUBLIC ENREGISTRÉ

BUREAU : 1677, GIROUARD

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

ENTRAIDE CANADO

UNE PROTECTION — VIE DE \$1000.00 POUR \$3.00

570, Av. SAINT-DENIS

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-5882

Membre du Collège des Chiropraticiens

ROCH MORIN, D. C.

Chiropraticien — Rayon-X

Bureau : 1585, SAINT-ANTOINE (coin Saint-François)

Résidence : 2106, BOURDAGES SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Saint-Hyacinthe — Belœil

J. M. DUPONT, PROP.

BUFFET DUPONT

1185, LAFLAMME, ST-HYACINTHE, P. Q. — Tél. PR. 3-9065

BELŒIL — Tél. FO. 7-2120

Tél. PR. 4-6022

HENRI GIGNAC, PROP.

RESTAURANT CROISSANT D'OR

2045, LAFAMBOISE (Bourg Joli) SAINT-HYACINTHE, P. Q.

HOMMAGES DES

Religieuses de la Présentation de Marie

Maison Provinciale

RUE GIROUARD

SAINT HYACINTHE, P. Q.

Tél. PR. 4-5351

HÔTEL OTTAWA HOTEL

JEAN et ROGER LEFEBVRE, PROP.

1495, SAINT-ANTOINE

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Sommaire

Avril 1961

MAXIME ELFAX : *Résurrection*

Printemps de Dieu où fusent les alléluias sur la terre fleurie.

ANDRÉ LATREILLE : *La Laïcité*

Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Lyon, Correspondant de l'Institut, l'auteur retrace l'historique de ce mot *laïcité* et ses diverses applications en France et à l'étranger.

H.-M. ROBILLARD, O. P. : « *Mémoire sans jours* » de Rina Lasnier

« Non seulement un cri du cœur, mais expression d'une pensée profonde, érudite, l'auteur chante tout bas, pour deux amis absents, et trois arbres... ».

GUY ROBERT : *Littérature 1960*

Dans ce bref inventaire de la littérature canadienne-française pour l'année 1960, Guy Robert nous signale en poésie : Suzanne Paradis, Gilles Hénault, Gilles Vigneault ; en prose : *La corde au cou*, *La nuit si longue*, *Jérôme Aquin*, *Ashini*, *Les hauts cris*, etc.

C. MURIN : *Conquête de la liberté et Christianisme*

Un honnête résumé de la série des cours que le Père Régis donna au Demi-Pensionnat du Sacré-Cœur devant un auditoire qui s'accroît d'année en année.

Le sens des faits

PÈRE SMITH-ROY : « L'Académie canadienne-française juge notre parler ».

GILLES MARSOLAIS : « La tournée de la Comédie Française ».

R. DION-LÉVESQUE : « Retrouvé dans un grenier un inédit de Walt Whitman ».

H.-M. ROBILLARD : « Ce qui s'appelle scandaliser ».

DOMINIQUE VÉRIEUL : « Chronique des disques ».

L'esprit des livres

Cardinal WYSZYNSKI : « L'esprit du travail ».

P.-F. BRETON : « Vital Grandin ».

F.-A. SAVARD : « La Folle ».

T.-D. BOUCHARD : « Mémoires ». Tome III.

PAUL MICHAUD : « Mon p'tit Frère ».

PIERRE ANGERS : « Problèmes de culture ».

GASTON CARRIÈRE : « Histoire documentaire des Oblats ».

CHARBONNEAU et MATTE : « La mission du diocèse de Saint-Jérôme ».

En collaboration : « Donum Dei ».

HARVEY et FERLAND : « L'état actuel des Institutions corporatives ».

En collaboration : « Syndicalisme et organisation professionnelle ».

En collaboration : « Droits de gérance et changements technologiques ».

D. DE SAINT-JOSEPH : « L'Oraison, regard et chemin ».

MARGUERITE PRIMEAU : « Dans le muskeg ».

PIERRE BENOÎT : « Le marchand de la Place Royale ».

M.-A. GRÉGOIRE-COUPAL : « Pourquoi pleures-tu Madonnina ? »

JACQUES LECLERCQ : « Vie du Père Lebbe ».

Cardinal CONSTANTINI : « Réformes des Missions au XX^e siècle ».

Dom JACQUES WINANDY : « Le Cantique des Cantiques ».

YV. KLOSTER : « Les garçons et moi ».

ROBERT GUELLUY : « Vie de foi et tâches terrestres ».

ANDRÉ MIGOT : « Solitudes humaines ».

MAURICE VILLAIN : « La prière de Jésus pour l'Unité ».

ROGER VIAU : « Cavalier de La Salle ».

SERGE FLEURY : « Les bâtisseurs ».

PIERRE BENOÎT : « Maisonneuve ».

ROBERT D'ESTRIE : « Six-de-la-roche-jaseuse ».

GERMAINE LAPLANTE : « Sans-Soucis ».

JACQUES NOLIN : « Beethoven ».

JOHN BOYLE : « Monsieur Vincent ».

MAURICE ZERMATTEN : « Christine ».

MARCEL PORTAL : « Au cœur de la chênaie ».

P. PARENTE : « Père Pio, premier prêtre stigmatisé ».

G. HUNERMANN : « Le rebelle obéissant ».

LORENZO SALES : « La perfection religieuse ».

HIPPOLYTE HONORÉ : « Plans nouveaux de sermons ».

MARGUERITE PERROY : « Sous la cendre ».

Dr A. LIPS : « Une seule chair ».

Dr J. E. GEORG : « La pratique de la continence périodique ».

Dr VAN DER LOEFF : « Pour toi qui te maries ».

LOUIS BOUYER : « Paroles, Eglise et sacrements ».

E.-J. DE SMEDT : « Le Christ dans le quartier ».

REVUE DOMINICAINE

DIRECTION:

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
MAISON MONTMORENCY
COURVILLE (QUÉBEC-5) P. Q.

ADMINISTRATION:

R. P. PAUL TREMPÉ, O. P.
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL-28, P. Q.

Vol. LXVII

Tome I

Avril 1961

Résurrection

*Veines gonflées du baume pascal,
Cœurs regorgeant de plasma nouveau.*

*La vie coule dans les éthers de l'homme,
Et ranime les souvenirs d'un soleil chrismal.*

*Gagné par les vents de Sion
au rocher flamboyant d'immortel,
Le dieu vieillot sent que tout est espoir.*

*Communion des couleurs aux ondes de joie
qui brisent la glace de silence.*

*Torse éclatant de la nature qui se répand
comme un fluide d'amour.*

*Pur des amours boueuses aux ongles de honte,
L'enfant vainqueur du Temps
élance vers les verdurees vierges
ses bras grisés d'ardeur.*

Et les bonheurs s'accrochent à lui comme le miel.

*Toute amitié bondit des cimes,
et plane immensément sur des tapis d'espoir.*

REVUE DOMINICAINE

*Les eaux magiques ont rongé la Mort,
dans un effort polaire.*

*Gisement pointé dans l'ozone
des lys d'éclat céleste,*

*Les cœurs ouverts sur la mer,
Des espérances qui scintillent,
feux du linceul détaché sur la pierre vive.*

*Flamber comme un élan de pourpre et d'innocence,
aux pieds des plaies fermées à la mort.*

*L'Etre vit, comme une immortelle absence de néant.
En lui, tout renaît, fil tenu où l'horizon de joie
se suspend comme un noyé de fiel.*

Des taches d'allégresse pointent du limon racheté par la boucherie

*La vie ruisselle des veines ardentes du Christ.
Des profondeurs du roc, elle gicle splendide,
Tombante au cœur des êtres.*

*Résurrection, Chrême de Vie, fécond comme l'Amour.
Toute espérance, après les froids du cœur de chair...*

Printemps de Dieu : fusent les Alleluias sur la terre fleurie.

Maxime ELFAX

La laïcité¹

Laïcité : voilà un mot qui est aujourd'hui constamment employé, et presque jamais défini, ou même seulement explicité, tant il semble difficile de se mettre d'accord sur son contenu.

A la fin du XIX^e siècle encore, le supplément du Littré (1877) ne l'admettait que comme un néologisme, avec cette définition : « caractère laïque ». Il fallait donc se reporter au mot laïque, où l'on apprenait que ce mot, adjectif, puis substantif, signifie dans le langage d'Eglise : « propre aux personnes laïques », « qui n'est ni ecclésiastique ni religieux ». Originellement, en effet, on a appelé dans l'Eglise *laïcs* ceux qui ne faisaient partie ni du clergé séculier, ni du clergé régulier, les simples fidèles par conséquent. Mais tout cela ne nous indique pas comment ce terme anodin a pris dans la suite des sens assez éloignés de l'acception primitive, et quelles sont ses acceptions actuelles.

Il est assez curieux de noter que, dans le pays qui s'est déclaré le plus résolu à réaliser un régime social et juridique de laïcité absolue, en France, le substantif laïcité n'a été inscrit dans aucun texte officiel instaurant ce régime. On ne le trouve pas comme tel dans la fameuse loi de 1886 sur l'enseignement primaire, considérée aujourd'hui par ses défenseurs comme la charte intangible de l'école publique : une définition indirecte et partielle en est donnée par les articles qui stipulent que le personnel de cette école ne pourra être religieux, que l'enseignement devra être fondé sur la règle de la neutralité (et par conséquent, ne comportera pas l'instruction religieuse parmi les matières enseignées aux enfants). On ne le trouve pas non plus comme tel dans les récents textes constitutionnels. Toutefois au cours de l'élaboration de la constitution qui devait fonder la IV^e République, en 1946, l'article 1^{er} déclarant la République française « indivisible, laïque, démocratique et sociale », les hommes publics ont fait effort pour préciser la notion de laïcité de l'Etat. Mais les

1. *La Laïcité*, par MM. Audibert, Bayet, Trotabas et contributeurs. Coll. Centres d'études supérieures spécialisées, Presses Universitaires de France, 1960.

explications proposées ont été très divergentes, pour ne pas dire contradictoires. Les communistes et les socialistes manifestèrent l'intention d'englober sous ce mot l'intégralité des dispositions contenues dans les lois culturelles et scolaires de la III^e République, ne cachant pas qu'elles procédaient d'ailleurs d'une philosophie politique héritée des hommes du XVIII^e siècle. Par contre les républicains populaires (démocrates chrétiens) s'efforcèrent de limiter la laïcité de l'Etat à deux affirmations fondamentales : 1) indépendance du pouvoir politique vis-à-vis de toute autorité qui ne serait pas reconnue par l'ensemble de la nation ; 2) neutralité du pouvoir politique à l'égard des diverses confessions religieuses, de manière à garantir la liberté de conscience et de culte de tous les ressortissants de l'Etat.

De l'enceinte parlementaire, les débats sur la laïcité ont depuis longtemps, en France, débordé sur tout le monde intellectuel. Après avoir jusqu'en 1924 opposé un refus global à la laïcité et une condamnation de principe aux lois laïques, les catholiques se sont livrés à un effort de discrimination et de réflexion très fructueux, au point même qu'on peut leur reconnaître le mérite d'avoir plus éclairé les données du problème que les libres penseurs qui se flattaient d'avoir fait entrer la laïcité dans le droit et les institutions du pays². Comme, entre-temps, les exigences de la vie politique s'exerçaient et infléchissaient inévitablement les positions théoriques selon le poids des forces en présence, l'ensemble des notions englobées sous le vocable de laïcité se trouvait varié selon les moments historiques, ou selon les groupes spirituels. De sorte que, comme l'a écrit à bon droit un théologien et canoniste qui a beaucoup travaillé sur ces thèmes difficiles, l'abbé de Naurois, on peut dire de la laïcité ce qu'on dit de l'amour ou des auberges espagnoles — que chacun y trouve ce qu'il y a apporté.

Il était donc fort opportun de confronter les points de vue de tous ceux qui, juristes, administrateurs, hommes politiques, historiens, moralistes,

2. Voir le numéro spécial des Cahiers d'Histoire des Universités de Lyon, Clermont et Grenoble, t. IV (1959), 1, intitulé *Tolérance et Laïcité de la fin du Moyen Age à l'époque contemporaine*. Faculté des Lettres de Lyon, 72, rue Pasteur.

LA LAÏCITÉ

ont traité de la laïcité et sont capables de décrire sous ce rapport la situation des grands pays contemporains ou des groupes sociaux à l'intérieur des nations. C'est ce qui a été tenté, dans l'été 1959, au cours d'une session d'études tenue à l'Institut d'études juridiques de Nice, sous la direction du professeur Trotabas. Le texte intégral des cours et leçons donnés pendant cette session vient de paraître en librairie sous la forme d'un substantiel volume de près de 600 pages, qui offre l'ensemble d'études le plus complet et le plus précis que l'on puisse imaginer sur l'éternel et capital problème des rapports entre le pouvoir temporel et le spirituel, et sur les diverses solutions qui ont été proposées ou adoptées dans le monde moderne pour ou contre la laïcité.

Cet ouvrage, dont la conception fait le plus grand honneur au maître d'œuvre, M. Trotabas, et au grand philosophe-administrateur Gaston Berger qui fut l'initiateur de ces sessions d'études avant d'être, trop tôt, hélas ! enlevé, par la mort, à l'Université de France, cet ouvrage, dis-je, devra être lu par tous ceux que préoccupe l'explication de notre temps.

* * *

L'ouvrage se divise en trois parties.

La première est consacrée à l'examen des données spirituelles, idéologiques et morales du problème de la laïcité. Il s'agit en somme de savoir quelles positions tiennent à son endroit les grandes religions qui orientent la pensée des hommes à travers le monde, et comment elles ont accueilli historiquement les transformations qui amenèrent les Etats modernes presque universellement à un régime juridique de laïcité. J'ai essayé pour ma part, de décrire les réactions de l'Eglise catholique devant le phénomène de la laïcisation des sociétés naguère chrétiennes d'Europe et la résistance qu'elle a opposée au mouvement, en expliquant les raisons de son inquiétude, et en montrant comment un long effort d'adaptation et de clarification intellectuelle des problèmes posés avait permis, depuis une trentaine d'années, de parvenir à un apaisement relatif de conflits déchirants. MM. Levinas, Léonard, Rondot ont respectivement

montré comment Israël, les confessions issues de la Réforme, l'islam s'étaient comportés en face de cette évolution et l'avaient acceptée ou refusée. M. Albert Bayet, philosophe et moraliste bien connu comme champion militant de la laïcité républicaine, s'est efforcé de distinguer cette formule politique et l'attitude intellectuelle dont elle s'inspire de la pure et simple libre pensée. Enfin deux juristes, le professeur Jean R. Dupuy, et le R. P. de Riedmatten, O. P., montrent que la société internationale en voie de constitution depuis la fin de la première guerre mondiale a pris pour fondement une certaine laïcité de droit (très apparente dans les *Déclarations universelles des droits de l'Homme*), tout en la corrigeant cependant par des mesures propres à assurer la protection des minorités religieuses.

La seconde partie est consacrée spécialement à la France et aux divers aspects du régime de laïcité qui a prévalu au cours du dernier siècle.

Un fait frappant se dégage des deux dernières contributions, les plus importantes (sur bien d'autres points divergents, voire opposés) de M. Louis Méjan qui fut après moi-même directeur des Cultes au ministère de l'Intérieur sous la IV^e République, et de l'abbé de Naurois, professeur à l'Institut catholique de Toulouse : c'est qu'on ne doit pas se représenter le système de séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui s'est forgé à travers d'âpres luttes, comme un système parfaitement logique, clair et invariable. M. Méjan va même jusqu'à soutenir — et avec des arguments qui pour dégager un certain relent de « gallicanisme », n'en sont pas moins assez fragrant — que la laïcité demeure inscrite dans une loi (celle de 1905) que tout le monde affecte de respecter, mais qui en fait n'est plus observée. A l'entendre, l'Eglise catholique aurait réussi à peser sur les gouvernements de la IV^e République au point d'obtenir d'eux de nouveau une situation privilégiée, et au total une somme d'avantages « dont certains dépassent ceux qu'elle avait en régime concordataire » ; tandis que M. Méjan s'inquiète d'une altération aussi funeste de la règle d'or de laïcité, — sans vouloir considérer qu'en politique, surtout dans une démocratie, la vie et le poids de l'opinion infléchissent fatalement les

LA LAÏCITÉ

statuts réputés les plus irrévocables, — l'abbé de Naurois au contraire se félicite de constater que l'Etat se tient à une attitude d'abstention en matière religieuse, de neutralité respectueuse qui serait aux yeux des théologiens la conception acceptable de la laïcité.

On sait du reste qu'en France, si le débat sur la laïcité politique (sur la séparation de l'Etat et des Eglises) est à peu près terminé, en revanche les contestations autour de la laïcité de l'Ecole restent aujourd'hui encore très vives³. Aussi convenait-il de donner un développement spécial à la question scolaire. De là d'abord un très remarquable exposé de la situation de droit et de fait, présenté par M. le Recteur Guy Debeyre, de l'Académie de Lille, qui est ce que je connais de plus précis et de plus clair sur un sujet fort malaisé à débrouiller. Puis un jeune historien, qui se classe déjà au tout premier rang des spécialistes de notre histoire religieuse contemporaine, M. René Rémond, — et de nouveau MM. de Naurois et Méjan — complètent l'étude des vicissitudes historiques de la législation scolaire, allant jusqu'aux lois récentes qui, sous Vichy et sous la IV^e République, ont admis la subvention par l'Etat de certaines catégories d'écoles privées.

Enfin une troisième partie évoque quelques aspects de la laïcité en dehors des frontières de la France.

Plus heureux que les Français, M. J. van Houtte, ministre des finances de Belgique, a pu faire état du pacte de 1958 qui a selon lui, ramené la paix scolaire dans son pays. La situation de l'Italie est magistralement décrite par M. Jemolo, professeur à l'Université de Rome : rappelant l'importance de la tradition libérale qui semblait devoir mener son pays à un statut de laïcité, il constate que ce courant a été interrompu par le Concordat de Latran de 1929, et que depuis on est revenu à un état de choses où, même sous la République, la société italienne est marquée d'un caractère confessionnel, voire clérical, incontestable⁴. M. A. Jobert, professeur de l'Université de Grenoble, apporte un

3. Cf. A. LATREILLE, *Le problème scolaire et la Nation française en 1960*, dans *Chronique Sociale de France*, 1960, numéro 1.

4. Cf. A. JÉMOLO, *L'Eglise et l'Etat en Italie jusqu'à nos jours*. Editions du Seuil, 1960.

témoignage extrêmement émouvant sur la situation religieuse de la Pologne sous un régime communiste que ses principes poussent à un laïcisme intrinsèquement antireligieux.

On appréciera particulièrement, je pense, trois tableaux tracés sous des angles de perspectives différents, des rapports de la religion et de la politique aux Etats-Unis et qui sont l'œuvre de trois professeurs de science politique, R. C. Macridis (Washington), B. E. Brown (Michigan University) et John P. Roche (Brandeis University). Et lorsqu'on terminera enfin par le chapitre de M. Matsumoto sur le problème de la séparation du spirituel et du temporel au Japon, on sera amplement convaincu que cette question revêt une forme différente pour chaque peuple, et que les solutions essayées par tel régime à un stade déterminé de l'évolution historique ne sont pas automatiquement transposables dans une autre société, où le rapport des forces religieuses, leur action sur la vie politique, les traditions du passé sont tout autres.

Il me paraît très significatif que les responsables de l'organisation de cette session d'études se soient défendus de conclure sur cet ensemble très riche de faits et d'idées. Il est vrai que, selon l'expression de M. Trotabas, « l'esprit d'une recherche universitaire, dans le cadre d'un centre d'études supérieures spécialisé, ne pouvait être que de donner une information aussi sûre et aussi complète que possible, et non de conduire à une solution déterminée ». Mais il convenait aussi d'observer cette réserve pour mettre en garde les lecteurs contre la tentation d'extrapoler trop hardiment à partir des réalités d'aujourd'hui. Les collaborateurs du présent ouvrage ont été fidèles au parti pris d'objectivité qui est celui de l'Université de France, et c'est justement cette sérénité, cette discrétion qui recommandent leur œuvre collective à l'attention de tous ceux que préoccupe non seulement un des problèmes les plus capitaux de la science politique, mais une des difficultés les plus réelles de la vie des sociétés modernes.

André LATREILLE

*Doyen honoraire de la faculté des Lettres
de Lyon, Correspondant de l'Institut.*

Mémoire sans jours de Rina Lasnier

« Si j'étais chanteuse, je ne chanterais pas
devant une salle vide ; mais on arrive en poésie
à chanter tout bas, pour deux amis absents et
trois arbres présents, où sont enfermés des
esprits ! »

Un bon Indien, disait-on autrefois outre-frontière, est un Indien mort. Ainsi en va-t-il pour nos poètes : ils n'obtiennent audience qu'après assassinat. De cette jeune génération qui reproche aux plus de quarante ans de ne pas lui avoir donné de *maîtres*, combien sont jamais allés frapper à la porte de l'auteur des *Suites Marines* ou de *La Petite Poule d'eau* ? Qui a jamais vu Rina Lasnier à la télévision ? Qui l'a entendue citer à la radio ? Qui sait que *Mémoire sans jours* a été lancé dans le grand public il y a déjà... cinq mois ? Enfin, qu'importe, puisque les vrais artistes sont plus soucieux de leur œuvre que de leur gloire et qu'ils trouvent, comme Rina Lasnier vient de nous l'avouer, de chanter « tout bas, pour deux amis absents et trois arbres présents, où sont enfermés des esprits ».

* * *

C'est une œuvre de grande maturité que *Mémoire sans jours* : non seulement cri du cœur, mais expression d'une pensée vaste, profonde, érudite ; œuvre d'un travailleur honnête, occupé à donner la pleine mesure de son talent, trop sérieux pour le jeu frivole des avant-gardes et trop exigeant pour sacrifier aux complaisances de l'heure.

Les familiers de l'auteur s'y retrouveront vite. Je conseille aux autres, — à ceux particulièrement que les manières de la poésie contemporaine rebutent, — de commencer la lecture de ce recueil par la fin, par le *Petit Bestiaire Familier*, recueil de fables dédiées à des enfants mais susceptibles de plaire mieux encore à des adultes et dont les titres sont déjà toute poésie : *Les éphémères du Richelieu*, *les lucioles*, *les corneilles*, *les anguilles*, etc.

On peut choisir au hasard dans cette collection : tout est canadien et charmant, plein de sentiments nôtres et d'évocations familières.

Voici pour les lucioles :

*Elles luiront très bas dans l'herbe,
Très haut dans l'air elles joueront,
Toutes nos ombres-cendrillons
Ont des souliers d'or pour danser*

Et la couleuvre à collier :

*C'est elle le don royal de nos sentiers,
pour elle seule le cercle d'or pur en collier,
la robe orangée et le manteau bleu d'été,
et c'est elle que nous lapidons pour sa beauté.*

Quant au merle printanier, voilà pour son immortalité :

*Il sait l'art d'étirer les vers
En bombant un torse de feu,
Sa révérence de parterre
Quête l'applaudissement des yeux.*

Jeux ? Sans doute, mais certaines vérités aussi que les adultes avaleront comme ils pourront. Passons aux corneilles, par exemple, qui ne sont pas celles auxquelles on pense, mais les bonnes couventines d'autrefois toutes de noir vêtues :

*Nous qu'on appelait les corneilles (...)
Nous pensionnaires embrochées
Sur le fil droit de nos défilés (...)
Noires du cheveu à l'orteil
Nous effarouchions le soleil
En courant sus à sa lumière (...)
Quand tout ce noir était fini
Nous devenions de parti pris
Les oies blanches de nos maris !*

Je ne conseillerais pas à nos politiciens politicailleurs de lire *Les crapauds* — ils ont d'ailleurs bien autre chose à faire :

*Peuple astucieux né pour l'ambiguïté
Bouillon d'herbe et de boue qui s'est trouvé des pattes (...)*

MÉMOIRE SANS JOURS, DE RINA LASNIER

*Ni pierre ni talus ni rien de sûr au pied,
Mais ces imprévisibles sauts calculés (...)
Ces amis de l'ombre et de l'imprécis
Ont si haut coassé leur propre valeur
Que les grenouilles croiront pour très longtemps
Que les crapauds ont de la nuit le gouvernement.*

Comme on voudrait que cet humour fut contagieux dans nos Lettres
et nous repose un temps des crises tragi-comiques de trop d'adolescents.

* * *

Les *Poèmes Haïtiens* sont d'une perfection parnassienne. Du simple point de vue écriture, l'auteur donne ici du meilleur. Voyons ce tableau de l'âme nègre livrée au délire du rythme et de la danse :

*Tant qu'il y aura, sans bouclier ni lance,
Cette agression du sang et le rythme pour défense ;
tant que crépiteront les brasiers bas de la danse (...)
tant que les ventres creux des trois tambours
casseront la servitude à petits coups de cailloux rapides,
à cause de l'ancienne révolte piétinée,
tant que s'élargira l'étonnement aux yeux écarquillés,
tant que s'épaissira le dédain aux lèvres violacées (...)
Il y aura ces marionnettes pour mimer la crédule Puissance.*

Mais peut-être est-ce plus loin, dans la première suite *Sylves*, que cette *Magie noire* est la mieux rendue :

*Sous le tam-tam sec des étoiles
Ferment du rite et du sexe,
Dans le pelage chaud de la danse
Foulée de départs vers le dieu,
Par la magie noire de l'orteil
S'enroule le grand spasme du serpent
Pagne aux reins de l'Afrique.*

Si cela n'est pas de la poésie, qui nous en donnera ?

Avant d'aborder les poèmes plus personnels, je veux signaler que Rina Lasnier a, je crois bien, créé une forme nouvelle : la forme du médaillon, qui lui permet de mettre occasionnellement en contrastes saisissants deux thèmes ou symboles qui se croisent ou s'opposent comme les revers d'un médaillon... Ainsi, *Magie noire* que nous venons de citer, faisait revers à *Magie blanche*, et dans la série que nous ouvrons, *Ma joie* :

*Ma joie apprivoisée de rien
Ma faim rattachée à ta main
Mon Dieu ! je viens par le ravage
Et par la faim la plus sauvage*

a pour répons : *Et mon rire*

*Tu as le mors pour le mulet
Pour l'âne le don du fardeau
Pour mon rire jeté trop haut
Le rire rentré du muet...*

Quelqu'un avait déjà rassemblé, ici même, dans la *Revue Dominicaine*, il y a quelques années, les plus beaux vers d'amour de Rina Lasnier. On trouvera dans *Mémoire sans jours* une nouvelle collection de vers ou poèmes admirables.

D'une suite sur les Yeux je tire, au hasard :

*Comme l'ombre tombée aux cercles d'eau
Dénudée de l'arbre et de l'oiseau,
Quand mes yeux nus dans tes yeux s'éteindront
J'épandrai en toi un amour sans nom*

*Quand je ne serai plus qu'une attente étroite
Comme une dalle qui ne change plus de nom ;
Mes yeux verront la peine de mort que nous suivions
Et les chemins d'amour que nous dressions en croix*

*Montagne aveugle de notre double absence
Versants opposés de notre double enfance,*

MÉMOIRE SANS JOURS, DE RINA LASNIER

*Montée de tes jours alentis de sagesse
Pente de mes jours dévalés en tristesse (...)*

*Quand sera passé le temps des yeux rentrés
Deux yeux tournés sur la peine qui nous garde,
Sous le suaire et le lavis des larmes
Retrouverons-nous nos forces essuyées ?*

Dans cette veine, il est un poème qui me rappelle les *Cartes* de Jules Supervielle et qui est bien près d'être un pur chef-d'œuvre, en raison même de sa simplicité et de sa facilité : *Le jeu des peines*. Je le cite au complet :

*Les hommes font jeu et chagrin de peu,
avec des micas de regards irrités
des départs de mains à peine posées
avec des pitiés d'amour sans feu ni lieu*

*Ils ont la cire longue des larmes
pour la nuit blanche de leur déveine,
ils ont les osselets creux des mots
pour rejouer le gain de toute peine.*

*Les hommes font jeu et chagrin de tout
car la mort prélève tous les atouts,
elle rafle tous les rouges fabuleux
croupier de nos restes charbonneux.*

*La mort abat son jeu au petit jour
pour nos enjeux de rois et de reines,
et nous avons enfin perdu la mort
à jouer grand jeu d'amour et de peines...*

* * *

Les *Poèmes anglais* donnent l'étrange impression que Rina Lasnier évolue plus allègrement, plus légèrement, dans cette langue que dans la sienne propre :

*Lips parted and the parting kiss,
The leafy bliss of your scattered hair ;
Our parted hands like scattered snow on parted leaves . . .
Love's loneliness t'is the gain
The motionless fire of love for peace ;
Add nothing to solitary light in a pool
For t'is love seen through love's faithfulness . . .*

Le phénomène est digne d'attention. La poésie anglaise (la France l'a presque toujours ignorée) est d'une fluidité et d'une concrétude que notre langue, un peu trop abstraite, n'approche que difficilement. Seuls Verlaine, Mallarmé, Apollinaire en ont, d'instinct ou par étude, pressenti la manière. Il se peut, en conséquence, qu'en raison d'une plus grande familiarité avec la langue et surtout l'âme anglaise, qui est un facteur toujours plus influent dans l'évolution de notre type national, nous soyons appelés à faire passer dans la langue française des sentiments nouveaux, des rythmes nouveaux, qui trouvent à l'origine difficilement leur chemin, mais seront à la fin des enrichissements certains.

Donc, pour être plus clair, je ne dirais pas que Rina Lasnier est un poète anglais qui s'ignore, je dirais plutôt que, hantée par le souffle et l'esprit de la poésie anglaise, elle est une poétesse qui cherche dans sa propre langue les mots aptes à traduire une inspiration... étrangère. En cela aussi elle est créatrice, elle est un pionnier, elle nous ouvre des voies inédites et dont plus tard seulement nous pourrions comprendre toute la portée.

* * *

On trouvera, dans *Mémoire sans jours*, une nouvelle série de poèmes religieux, tous de types très différents. Il y en a d'excellents : *La Désolée* (dans la ligne du très beau *Stabat* de Victor Hugo, cf. *Les Contemplations*, *Les malheureux*), *Le Christ Rouge* et *Le Christ de feu* — dont les traits étincelants font songer à Rouault. Peut-être, cependant, éprouvons-nous une certaine difficulté à nous y acclimater. La vraie beauté est froide,

et le christianisme est chaleur... Tout l'éclat de la Renaissance n'ajoute pas une once de force à l'expression artistique du sentiment religieux dont témoignent, par exemple, les œuvres les plus primitives de toutes les nations.

Dans ce domaine, il est apparemment vain de chercher à concilier les inconciliables. Les âmes religieuses attendent de l'art qu'il les mette de façon aussi dépouillée et directe que possible à l'unique sujet de leur amour, et toute habileté ou tout ornement qui les détourne de ce sujet les irrite : ici donc, c'est le sujet qui fait à lui seul la grandeur de l'œuvre, et non la manière de le traiter qui est à son meilleur quand elle paraît inexistante. Les artistes, par contre, ne demandent aux sujets religieux qu'un prétexte à création et s'inquiètent plus d'affirmer leur personnalité que de pénétrer le sujet et de se perdre en lui : pour eux, c'est la manière de le rendre qui compte. Or le public réagit de la même manière et l'artiste qui veut faire œuvre religieuse ne sait plus à qui il doit plaire : aux esthètes ou aux âmes religieuses.

Le problème est si aigu et si ancien, il a été discuté par tant de connaisseurs, que mes opinions en la matière sont sans portée. J'aimerais, cependant, pour moi seul peut-être, que Rina Lasnier écrive des poèmes religieux pour des âmes religieuses, tout simplement. Qu'à la lumière de la foi, de son espérance et de sa charité elle se mette en présence d'un sujet religieux et comme Verlaine, Hugo, livre son âme à nu, avec juste assez de style pour que cela se lise et soit français. Peut-être est-ce précisément ce qu'elle fait et suis-je en train de lui demander de n'être pas elle-même. D'ailleurs, de quel droit exiger quoi que ce soit de gens qui nous servent toute leur âme à chaque mot !

* * *

J'ai voulu terminer par le plus évocateur de tous ces poèmes : la suite claudélienne sur *La Malemer*, qui est une manière d'Art Poétique et le sommet du recueil. Le titre seul a déjà fait fortune puisqu'on a vu, depuis, apparaître quelque part une *Malemémoire* — l'imitation étant une manière d'admiration !

Un mot de Saint-Exupéry, cité en exergue, donne le sens de cette suite : « L'homme, dit-il, cherche sa densité et non pas son bonheur ». C'est donc cette *densité* que le poète ira chercher aux sources de sa propre inspiration, dans cette profondeur de lui-même où grouillent, comme dans l'abîme primitif, des myriades de mondes possibles et toute la matière destinée au feu d'artifice de l'œuvre de création :

*Je descendrai jusque sous la malemer où la nuit joute la nuit —
jusqu'au creuset où la mer forme elle-même son malheur,
sous cette amnésique nuit de la malemer qui ne se souvient plus
de l'étreinte de la terre,
ni de celle de la lumière quand les eaux naissaient au chaos
flexueux de l'air (...)
toute salive refoulée de silence — je regoûterai aux eaux con-
damnées de ma naissance (...)
est-il nuit plus nouvelle que la naissance — et jour plus ancien
que l'âme ?*

La haute mer, celle du contact avec les humains et des œuvres déjà réalisées a déjà, certes, ses charmes, mais ô mystère plus profond que ce sein mystérieux où naît le poème et que vient féconder, sortie on ne sait d'où, la parole qui commande : « Que cela soit ! » et cela est :

*voici l'évocatrice de ta nuit fondamentale, malemer — la nuit
vivante et soustraite aux essaims des signes,
malemer, mer réciproque à ton équivoque profondeur — mer
inchangée entre les herbes amères de tes pâques closes,
toute l'argile des mots est vénitienne et mariée au limon vert —
tout poème est obscur au limon de la mémoire ;
malemer, lent conseil d'ombre — efface les images, ô grande
mer iconoclaste !*

C'est donc là qu'il faut descendre, avant que le démon démiurge dissipe en étoiles cette nuit et, par le firmament consistant d'un rêve, divise l'océan de ce sommeil immense par un jeu de rimes et d'assonances :

MÉMOIRE SANS JOURS, DE RINA LASNIER

*ô rime puérile des étages du son — voici l'assonance sinueuse
et la parité vivante,*

*voici l'opacité ocellée par l'œil et l'écaille — voici la nuit
veillée par l'insomnie de l'étincelle ;*

*entre les deux mers, voici le vivier sans servitude — et le
sillage effilé du poème phosphorescent,*

*mime fantomatique du poème inactuel — encore à distance
de rose ou de reine,*

*toute la trace du sang devenue plancton de mots — et la plus
haute mémoire devenue cécité vague ;*

*pierre à musique de la face des morts — frayère frémissante
du songe et de la souvenance...*

Là le poète retrouve sa véritable densité, le mystère de cette vocation qui le condamne à l'image, à la vocifération, aux enfantements monstrueux qui le déchirent et le laissent toujours un peu plus seul, un peu plus vide :

*Qui donc avant nous a fait vœu au large de la nuit — sans route
ni courant vers le bruissement de l'aube ?*

*qui donc a fait vœu d'enfance et d'images — par la
mer portante ?*

*vœu de risque et de plénitude — par la mer
submergeante ?...*

Il faut savoir peser l'immense mélancolie de cette quête de la Malemer. C'est le cri d'une immense solitude, la descente au fond de soi pour un oubli, une consolation dans l'oubli, un désir de se retrouver une raison d'être dans ce choix qu'on a fait d'une vocation à la poésie : car, oui ! on peut bien chanter pour « deux amis absents » ou « pour trois arbres présents », mais cela fait quand même assez fort l'impression d'une « salle vide » et il faut croire beaucoup à la portée de son geste pour n'y plus voir une comédie.

Peut-être est-ce le meilleur moment de lire cet autre très court poème qui nous livre en termes plus dépouillés le même mystère de solitude et de souffrance ici évoqué, et qui s'intitule *L'enfant poète* :

*Il y aura toujours la table
L'enfant accoudé à son silence
Les yeux ouverts en étoiles
Et qui brûlent tout par délivrance*

*Il y aura toujours la nuit
La douleur tranquille des étoiles
Le bleu qui brûle tant de nuit
Le bleu qui remue tant de sable*

*Il y aura toujours l'enfance
Qui choisit le feu par innocence
Le bleu de l'eau par attirance
Le débris des mots par impuissance.*

La Malemer, pour nous, spectateurs, c'est l'abîme de silence que les morts que nous sommes creusons autour des poètes vivants... ô Marie Noël ! Ce qu'il en faut d'indifférence de notre part pour que se façonne, sous la coque d'une patience et d'une longue foi aveugle, la perle précieuse d'une œuvre belle !

Hyacinthe-Marie ROBILLARD, O. P.

Littérature 1960

Il est souvent difficile de justifier ou d'expliquer ses amitiés : le tronc de l'arbre sent qu'il y a des racines plongeant dans les sucurs obscurs de la terre, et des branches buvant la lumière du ciel, mais c'est tout.

Parce que c'était toi, parce que c'était moi
disait quelqu'un, Eluard ou Prévert ou un autre. Dans le même ordre d'idées, souvent le métier du poète, de l'artiste, est de tisser des mystères, et celui du critique est de les dénouer : y aurait-il possibilité d'apprivoiser quelque peu, tendrement, les mystères sans les effriter, sans rompre les charmes et sans effaroucher les sortilèges ? Offrir les clés des couloirs mystérieux et fascinants, dans un geste de participation et de joie ?

La littérature comparée serait peut-être alors des livres et des auteurs, des mondes et des consciences se côtoyant dans une présence qui animerait et réchaufferait ces rencontres ouvertes.

Un bref inventaire de la littérature canadienne-française de la Province de Québec pour l'année 1960 nous indique une vingtaine de nouvelles œuvres poétiques, autant de nouveaux romans, une quinzaine d'essais et autant de revues, et quelques pièces de théâtre offertes au public par le livre. Soit environ une centaine de titres directement littéraires, contre environ sept mille en France : en tenant compte du fait qu'il y a environ dix fois plus de Français que de Canadiens français, on voit une disproportion nette, fortement accentuée par l'importance des tirages moyens. Pourquoi ? Il faudra pourtant y revenir. Il se passe des choses dans l'édition canadienne-française qui devraient être dites crûment.

Poésie, quand tu nous tiens !

Sur la vingtaine de titres poétiques de 1960, j'ai eu l'occasion de vous entretenir d'une dizaine, dont ceux de Suzanne Paradis (que nous retrouverons un peu plus loin avec ses *Hauts cris*) et Cécile Cloutier. Je voudrais en plus signaler seulement le magnifique *Voyage au pays de mémoire*, poèmes en prose de Gilles Hénault rehaussés de six eaux-fortes

originales de Marcelle Ferron, aux Editions Erta, Montréal : une très forte intensité, une densité troublante, avec des soupçons d'affectation accidentelle de la part de l'écrivain ; une technique limpide et une lumière astrale de la part du graveur ; et une édition magique de la part de Roland Giguère.

Gilles Vigneault nous offre, après ses *Etraves des Contes sur la pointe des pieds*, aux Editions de l'Arc, Québec, dont la Collection de l'Escarcel est en passe de devenir la plus soignée et la plus vivante que je connaisse. La mise en page, la présentation sont originales, et l'illustration de Claude Fleury est à la fois fraîche et forte dans l'ensemble. Petites choses, qui prennent beaucoup d'importance dans un monde comme celui de la poésie.

Et l'écriture de Gilles Vigneault est douce, directe, sans surcharge ni prétention. Des contes étranges suspendus entre le fantastique et la banalité, comme ceux des « anciens » canadiens, aux longues veillées d'hiver. Du Giono parfois qui aurait des réminiscences de Kafka. De fait, des paysages que nous dessine Vigneault ont quelque chose de cette nature de Manosque, aride et chaude, cruelle et tendre. Une émotion un peu gênée, des mains glacées qui voudraient caresser.

Un seul reproche : plusieurs histoires, comme *Le pont*, *L'étranger*, *Le temps*, *Le soleil*, *Les miroirs*, ressemblent trop aux histoires de Kafka. Le malaise qui s'en dégage se complique d'une teinte de déjà vu, plutôt pénible. Mais Vigneault sait écrire : « Derrière la maison, au nord, très loin au bout du regard d'une petite fille de cinq ans, une montagne. Une montagne énorme à robe de verdure, mais bardée de rocs dans sa tête. Une montagne avec des yeux et des oreilles ». Et plus loin : « Novembre s'en alla et la marotte de Sœur Monica devint chose qu'on raconte en parlant du passé, ce présent bien rangé dans l'armoire au silence ».

J'ai sur ma table *Le portier de mon âme* de Gaston Godfrin, professeur belge qui a déjà quatre plaquettes à son crédit (32, Polydore Moerman, Bruxelles-7). D'abord plusieurs facilités rimées et enfantines, parfois fades et désolantes. Le liminaire de Verlaine n'excuse rien, bien

au contraire : il ne faut plus comprendre ce poète comme un pleurnichard sentimental. J'ai été un peu offusqué d'y trouver un *Cabaret* trop semblable à celui de Rimbaud : il fallait peut-être s'y attendre, après Verlaine ! Je veux signaler *Masque*, *L'arbre aux oiseaux*, et *Requiem*, trois excellents poèmes.

Une quinzaine de poèmes d'un écrivain turc actuellement à Paris ne réussissent pas à m'émouvoir : Turhan Doyran n'a pas trouvé sa voix, malgré quelques parcelles de lumière :

Ouvre tes yeux que le soleil paraisse,
Le bateau s'en va
S'en iront les bateaux...

Poésie, quand tu nous tiens, c'est merveilleux : mais quand on ne te tient pas, inutile d'insister ! Tu es capricieuse et volage, sombre et ombreuse. Turquie, Belgique, France ou Canada, partout on te fait la cour, mais rares sont les élus.

Des romans solides

Parmi la vingtaine de romans édités ici en 1960, il y en a une demi-douzaine qui compte. La révélation de l'année a été Claude Jasmin, lauréat du Cercle du Livre de France avec sa *Corde au cou*. Pourtant, je préfère nettement, et de beaucoup, *Et puis tout est silence* publié aux Ecrits du Canada français (no 7). Il y avait là un habile contrepoint entre les péripéties de la jeunesse mouvementée du héros et la situation dramatique du même héros coincé sous les planches du théâtre qu'il rêvait de monter, et sous les trésors poussiéreux d'un passé qu'il s'était donné pour tâche de ressusciter.

Jasmin m'a rappelé des choses enfouies dans le subconscient : les tortures des traîtres et espions d'une bande de sympathiques gavroches ; les films américains de notre enfance que nous refaisions à notre compte en iroquois ; les messes que nous chantions avec tout l'arsenal liturgique réglementaire improvisé, sans oublier les effroyables sermons sur l'enfer, le latin *vobiscum*, les images pieuses où tout est faux, les retailles d'hostie et le vin exceptés ; l'idiot de village qui joue de l'harmonica et devient

un assassin ; les amis-à-la-vie-à-la-mort, que la vie distribue dans tous les recoins d'une société routinière ; les idéals ronflants que la vie éparpille en vapeurs légères au pays du réel trivial.

Merci, Claude Jasmin, de ce livre taillé à vif dans la chair nerveuse et farouche d'un jeune pur-sang. *Et puis tout est silence* est de la trempe des meilleurs Langevin : une source qu'on ne retrouve plus, du moins aussi pure et dure, dans *La corde au cou*. Suggestions d'éditeurs en mal de scandales, ou remarques d'assis redoutant l'éclat d'un silex aussi aigu ? En conscience, je dois dire que là, il y a un petit ton d'amateurisme jeune-bourgeois frondeur, à la Hugo sartrien (celui des *Mains sales*), et une incohérence agressive qui tombe parfois dans des grossièretés inutiles. Quelques bouffées inattendues et superflues peut-être de poésie, quelques hallucinations nettement inférieures à celles du premier roman de l'auteur.

La corde au cou est un roman plutôt faible et tendancieux, souvent invraisemblable et parfois ennuyeux. C'est aussi un plaidoyer violent et éclaboussant contre une tradition familiale discutable, contre une société hypocrite et pourrie, contre un système d'éducation trop souvent fermé et archéologique. Non pas que je sois amateur de littérature pieuse ou rose ! Mais je pense que *Et puis tout est silence* constitue un roman vif et passionnant, alors que *La corde au cou* forme un faible roman, d'où il y aurait possibilité d'extraire un excellent essai sur la civilisation canadienne-française actuelle. De toutes façons, Jasmin est maintenant un écrivain : il n'y en a pas beaucoup chez nous !

Et j'en ai un exemple avec Anne-Marie : délicieuse femme, sans doute, et une plume agréable en plus. Après *L'aube de la joie*, *La nuit si longue* nous replonge dans ce milieu de familles médicales vraisemblables et sentimentales qui est justement celui de l'auteur. Je me retiens à trois mains, car je ne voudrais pas peiner Anne-Marie. Des touches poétiques, des observations aiguës, un intérêt soutenu, une écriture élégante, de bons sentiments ; aussi des personnages trop précis et une tendance à la thèse. Monique, par exemple, est simplement une petite

bourgeoise gâtée et capricieuse qui joue la petite existentialiste gesticuleuse à vide, puis qui revient à de plus douceuses occupations. Anne-Marie, je ne vous blâme pas : mieux vaut faire d'agréables romans roses que de mauvais romans noirs !

Anne-Marie a hésité quelque peu, au seuil de cette *Nuit si longue* qui ne nous a nullement ennuyé, mais elle a voté « rose ». Jean-Paul Pinsonneault a voté mixte, lui, avec *Jérôme Aquin* (Beauchemin). Et un vote mixte est nul. Je vous rappelle ce que je disais dans cette *Revue Dominicaine* en mars 1959 à propos du *Mauvais pain* du même auteur : « Un sujet de Mauriac traité parfois avec la fougue de Bernanos... un très bon exercice de dévotion envers des maîtres romanciers relus et tant aimés ».

Jérôme Aquin se tient encore dans le sillage de Mauriac : ce qui semblait dans un premier roman coïncidence et parenté devient agacement dans le second. Le quatrième chapitre surtout, avec sa scène d'orage et son indiscretion accidentelle d'une fenêtre, rappelle trop certain passage du *Nœud de Vipères*. Plusieurs pages *analystes* suivent de trop près la courbe de l'auteur de *Thérèse Desqueyroux* (qu'on est ennuyé de trouver « relié » dans la chambre d'Anne).

Pourtant l'argument de Pinsonneault est excellent en soi : un raté du sacerdoce, Jérôme Aquin, doit faire face au monde, après avoir été renvoyé du Grand Séminaire. De retour à la maison, il affronte son frère Mathieu, un sombre et inégal avare ; sa mère schématique, qui n'est pas sans évoquer la veuve Villemure du *Mauvais pain*. Puis « le fils d'Elizabeth » (cette expression revient plus de vingt fois dans le livre) quitte la maison peu de temps après la femme maltraitée de Mathieu : il essaiera de la « sauver » et ainsi reprendre, pour un temps, la fonction sacerdotale qu'on lui a refusée.

Quelques touches de nature rosée et facile, quelques phrases comme : « Haïr quelqu'un, c'est encore le porter en soi » ou « on doit apprendre malgré soi à se passer des autres », quelques personnages trop près de ceux de Mauriac... Et puis, après tout, les deux romans de Pinsonneault

ne sont pas si mauvais : c'est que je pense que cet homme a quelque chose à dire de bien à lui, et qu'il perd son temps et gaspille ses chances là où il est. Je préférerais du bon petit Jean-Paul Pinsonneault bien tassé à du grand sous-Mauriac bien calqué.

Question d'établir certains ponts : le Cercle du Livre de France a publié en 1960 *Chaque homme dans sa nuit* de Julien Green, et *Les nouveaux aristocrates* de Michel de Saint-Pierre : deux auteurs de fort calibre et de grande réputation. Or nous trouvons chez Green et chez de Saint-Pierre des préoccupations et des combats semblables à ceux d'Anne-Marie ou de Pinsonneault. Green possède une inquiétude troublante et une densité mystique bien ancrées dans une carrière touffue de vingt livres bouleversants ; Michel de Saint-Pierre est un écrivain professionnel qui connaît son métier et son public.

Où est donc la différence entre Pinsonneault et Green, entre de Saint-Pierre et Anne-Marie ? Ne souriez pas : elle est d'abord dans le nombre de livres que chacun de ces auteurs a publiés (et a écrits), elle est ensuite dans les conditions d'édition très différentes, elle est enfin dans l'amateurisme des deux Canadiens et dans le *métier* des deux autres. Car je pense que ce n'est pas tellement une question de génie ou de personnalité.

« *Ashini* » de Yves Thériault

A preuve *Ashini* d'Yves Thériault. En passant : belle impression, deux couleurs, beau papier, excellente reproduction en hors-texte d'une huile de Michelle Thériault (Edition Fides). Thériault est presque un forçat de la plume, mais j'ai souvent l'impression qu'il a usé plus de dactylographes que de grammaires et de dictionnaires ? Pourquoi employer les mots *trails* et *pack* au lieu de « pistes » et « bande » : est-ce déjà une avance sur les traductions en américain et anglais ? Un peu plus loin, je sursaute sur le mot « solacier », que je ne connaissais pas (et que je ne connais pas encore !) et sur « abénakise ».

Je ne chicanerai pas Thériault sur des mots, toutefois. Passons-lui ces quelques inattentions, pour participer à la passion vierge et grande

d'Ashini, un vieux Montagnais qui voudrait redonner à son peuple la fierté et la noblesse qui s'agitent en lui, et qui se suicidera devant les refus en palissades qui déchirent sa gloire et ses paumes. Un poids d'homme traqué dans le destin pénible des minorités qui ne peuvent plus gonfler leurs poumons de l'air même de leur terre ancestrale. Sanglante aliénation de cette nature qui fait partie de soi, de cette sève qu'on ne sait plus trop distinguer de son propre sang, de ces racines et de ces branches qui se confondent avec ses pieds et ses bras, de cet horizon qui existe autant dans son œil que derrière les montagnes.

Ashini est un grand livre, dont on fera des traductions, un film qui gagnera peut-être des prix internationaux : nous entrons peu à peu dans la littérature de notre siècle. Je me permets de préférer encore *Agaguk*, parmi les livres rudes, frustes, vigoureux et agressifs d'Yves Thériault, ce qui ne diminue pas la valeur d'*Ashini*.

« *Les hauts cris* » de Suzanne Paradis

Les Editions de la Diaspora française, dirigées à Paris, par François Hertel, nous offrent ce premier roman de Suzanne Paradis, dont nous avons apprécié les poèmes dans le numéro de décembre 1960 de cette revue.

Les hauts cris atteignent le registre-limite des *Chambres de bois* d'Anne Hébert, et le dépassent même du côté vertige poétique et du côté intensité dramatique. Il y a dans l'encre de Suzanne Paradis du sang dur et éclatant, et la main qui dessine ses personnages connaît les raffinements de la cruauté et les envers des tapisseries.

J'ai trouvé dans ce livre une gravité implacable, un regard insupportable, et une densité qui m'effraie. Malgré ma longue habitude des livres les plus divers. Cette lumière noire, ces soleils éteints, et pourtant ce sang qui martèle les carotides, ces mains magiques qui apprivoisent l'art. Un livre au-delà des catégories noire ou rose ou grise, où « contre le feutre du silence, la pendule cogna ses douze coups de cuivre ». Où « Marie-Andrée s'assit au pied du lit, droite comme une enfant dans son halo de silence ».

Qu'est-ce qu'un roman poétique ? C'est un roman où l'on trouve des pages comme : « C'était un ordre. Et Doris, qui n'en donnait plus depuis longtemps, avait retrouvé son autorité d'un coup, comme une vieille fortune intacte dessous les oreillers d'un mort ». Ou encore : « Un jour, la méfiance avait crevé le visage éclatant de son amour pour Rémi. Luce avait eu conscience de suivre un somnambule qui jouait l'équilibre sur les échafaudages suspendus de ses paroles. Le maillot de promesses dont Rémi l'avait enveloppée s'était rompu comme une veine. Le sang noir de la révolte avait souillé leurs corps nocturnes. Luce n'avait pas crié ni gémi. Elle avait levé sur leur misère un regard d'éternelle ignorance ».

Et voilà : le compte y est. Il n'y a pas à se tromper. Vous prenez telle et telle rue, vous entrez dans la librairie, et vous demandez : *Les hauts cris* de Suzanne Paradis. Et le miracle se produira. Un tel livre sait, saura et a su bien des choses : « Il sut qu'il avait créé une femme en brisant une petite fille ». Il y a dans ces pages tendres et déchirantes une réalité unique et irréversible, qu'il est impossible de refaire ; une maïeutique douloureuse et grandiose : « Ses attentes, rompues comme de vieilles amarres, l'emportaient dans une dérive profonde ».

Que dire de *L'histoire de la littérature canadienne-française* de Gérard Tougas ? Une précieuse étude critique, en même temps qu'un bilan nuancé sur ce sujet, qui nous touche de si près. La meilleure du genre, en date, me semble-t-il.

Du côté pièces de théâtre éditées, nous avons déjà signalé le *Gibet* de Jacques Languirand, et nous aurons l'occasion d'étudier bientôt *Bousille et les Justes* de Gratien Gélinas.

A tout prendre, cette année 1960 ne semble pas avoir été marquée, dans la littérature internationale, de titres radicalement transcendants ; d'autre part, notre édition canadienne-française a connu son plus gros tirage grâce à un obscur « petit frère » qui avait quelque chose à dire ; et deux nouvelles figures se sont révélées : Claude Jasmin, romancier et Suzanne Paradis, poétesse-romancière. Donc, en ce qui nous concerne, une excellente année.

Guy ROBERT

Conquête de la liberté et Christianisme¹

Le Révérend Père Régis, O. P., reprenait pour la septième fois en octobre 1959 ses causeries théologiques pour laïcs. *L'Eglise, sacrement du Christ* fut le thème traité. Après avoir attiré l'attention des auditeurs sur les fausses conceptions que nos contemporains se font trop souvent de l'Eglise, le conférencier s'appuyait sur les textes de l'Ecriture et des Pères pour nous la présenter comme une communauté de fidèles qui croient au Christ, comme un corps dont le même Christ est la tête, comme une communion des saints, comme la Cité ou le Royaume de Dieu (Cf. pp. 207-209).

L'Eglise est un mystère, une réalité invisible, qui demeure un objet de Foi, comme nous l'affirmons dans le Credo : *Credo in Ecclesiam sanctam et catholicam*. Cette réalité invisible qu'est le mystère de l'Eglise et que l'Ecriture nous révèle par des signes sensibles, des paroles et des formules contient tous les éléments d'un sacrement, envisagé dans ce qu'il a de plus profond.

La notion de sacrement, telle qu'élaborée par les docteurs chrétiens a donc servi de base aux développements théologiques sur l'Eglise. D'où la triple division de ces causeries : 1) L'Eglise comme signe visible, historique du Christ ; 2) l'Eglise comme réalité invisible, continuatrice du mystère sacerdotal du Christ ; 3) l'Eglise, réalité vivante, comme épouse du Christ dans sa participation à la vie divine de la Trinité. De ces trois aspects de l'Eglise sacrement du Christ, seuls les deux premiers ont été traités, le dernier devant faire l'objet de causeries qui s'échelonneront d'octobre à décembre 1960.

1. — L'EGLISE, SACREMENT OU SIGNE SENSIBLE DU CHRIST HISTORIQUE

« Celui qui est éternel, au-delà de l'histoire, du temps et de l'espace, en tant que Verbe de Dieu, fait maintenant partie de l'histoire : il a une naissance, une croissance, une mort et une résurrection : « Et le Verbe

1. Septième série de conférences de théologie pour laïcs données au Demi-Pensionnat du Sacré-Cœur de Montréal par le T. R. P. Louis-Marie Régis, O. P. Les références que l'on trouvera dans ce texte désignent la pagination des cours polycopiés. Ces sept séries sont intégrées dans un thème central intitulé : *Conquête de la liberté et Christianisme*. Le 7 octobre 1960 a commencé une huitième série intitulée : *L'Eglise épouse du Christ*.

s'est fait chair et Il a habité parmi nous... » Et il sera avec nous jusqu'à la consommation des siècles. Cette histoire du Verbe, en tant qu'il s'est fait chair, exprime et cache à la fois la réalité divine qu'elle enveloppe. Seule une connaissance surnaturelle, celle de la Foi, peut nous introduire à la divinité du Christ, son histoire ne nous révélant que les aspects physiques et psychologiques qui sont coextensifs au corps que son âme vivifie. Mais entre ce qui est historique et ce qui est éternel dans le Christ, il y a un lien de manifestation, d'épiphanie, et la connaissance historique est voie vers la connaissance de la Foi, comme le signe sensible est voie vers la réalité surnaturelle qu'il est chargé d'exprimer aux hommes. C'est en affirmant ce lien saisi par l'Apôtre Pierre, que le Seigneur fait cette déclaration : « Et moi je te dis que tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du Royaume, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux... » (Matt., XVI, 16-19). Or, ce lien que le Christ établit entre Lui-même et son Eglise, qui est à la fois de la terre et du ciel, ce lien doit nous permettre de saisir les analogies qui existent entre ce Christ, objet d'histoire et de foi, et cette Eglise, elle aussi objet d'histoire et de foi, en tant qu'elle est sacrement du Christ (cf. p. 211).

« A celui qui regarde le Christ à la lumière des textes, il apparaît comme un maître de vérité, comme une voie vers Dieu, et en dernier lieu, comme un modèle évident d'une sainteté morale extraordinaire. De même en est-il de l'Eglise pour celui qui en étudie l'histoire. Elle aussi se présente comme pédagogue de la Vérité, et pédagogue infailible ; elle aussi s'affirme comme l'unique voie vers Dieu ; et la sainteté est l'une des notes par laquelle l'Eglise se désigne aux croyants comme aux incroyants (cf. p. 212). Elle rend donc visible le Christ comme réalité historique, elle en est le sacrement temporel et spatial.

A) *L'Eglise, sacrement du Christ — Maître de Vérité :*

Il faut d'abord remarquer que cet aspect visible de l'Eglise n'est que l'un de ses aspects que l'on appelle *Pastoral*. Il ne faut pas identifier

l'Eglise enseignante avec la seule hiérarchie, car l'Eglise délègue continuellement sa fonction pastorale à une multitude de fidèles, aux parents, à tous les éducateurs, aux membres d'Action catholique, aux missionnaires laïcs, etc. Cette fonction visible de pédagogie est la continuation dans le temps et l'espace, du Christ enseignant les foules sur la terre de Judée ; elle est « la visibilité du Christ, Docteur de toutes les nations, qui se trouve ainsi universellement présent dans tous les lieux de la terre, au sein de tous les peuples. Le message de vérité que porte l'Eglise, elle ne le livre pas comme un message qui lui appartient mais comme un message à elle confié par le Christ » (pp. 212-213). Le fait que ce message est conservé et redistribué par l'intermédiaire d'êtres visibles, hiérarchiquement constitués, ne fait qu'exprimer le fait de l'Incarnation de la Seconde Personne de la Trinité. De même que le Christ s'est présenté comme témoin visible de la vérité du Père, ainsi l'Eglise se présente comme témoin visible du Christ. Il ne faut pas oublier que la hiérarchie est « au service de l'Eglise enseignée comme le Pasteur est au service de ses brebis, avec cette différence que le peuple chrétien n'est pas pour la hiérarchie mais celle-ci pour lui. « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert » (Luc, XXII, 22-27) (p. 213). La définition de toutes les fonctions hiérarchiques, dans l'Eglise du Christ, c'est le service de l'humanité que le Christ a inauguré au cours de sa vie temporelle. « L'histoire a démontré qu'il n'en fut pas toujours ainsi, mais que ce sont les chrétientés et non l'Eglise comme telle qui furent de la sorte compromises ».

B) L'Eglise, sacrement du Christ — Voie vers le Père

Le Christ s'est proclamé aussi « la Voie qu'il faut parcourir si nous voulons parvenir au Père ». Or, l'Eglise se présente comme continuation de cette voie : elle est l'intermédiaire unique qui continue visiblement ce rôle sacerdotal que le Christ remplissait lors de sa vie terrestre. Le sacrifice que le Christ a fait de sa vie l'a constitué le Prêtre par excellence, c'est-à-dire l'intermédiaire entre Dieu et les hommes. Or, l'Eglise est tout entière centrée sur ce sacrifice du Christ, elle est tout entière sacer-

dotale. Non seulement la hiérarchie mais tout le peuple chrétien est un peuple de prêtres. On s'imagine parfois que seule la hiérarchie possède le sacerdoce parce que seule elle a la puissance d'engendrer le Christ dans l'Eucharistie, mémorial du Calvaire ; mais on oublie que les chrétiens offrent aussi ce sacrifice avec le prêtre, que ce sacrifice est aussi leur sacrifice et que leur culte est un culte essentiellement christique ; en communion avec la hiérarchie, qui possède la plénitude du sacerdoce, le peuple chrétien entier est donc la Voie visible, le signe sensible de ce sacerdoce du Christ qu'il exerçait lors de sa vie terrestre et dont nous sommes tous les continuateurs. Nous ne sommes pas des spectateurs passifs aux activités sacerdotales de l'Eglise, mais des participants actifs et conscients (p. 214).

C) L'Eglise, sacrement du Christ — Vie et sainteté

« Il ne s'agit pas ici de cette sainteté intérieure que Dieu est seul à voir, mais de ce reflet visible de la sainteté intérieure qui avait une si grande puissance sur les contemporains du Christ. L'histoire de l'Eglise, en dépit des erreurs et des faiblesses d'un grand nombre de ses membres, demeure une histoire de sainteté morale. A tous les âges, dans tous les lieux, des chrétiens ont pratiqué les vertus morales, d'une manière héroïque. L'Eglise est totalement sainte, même si elle contient un grand nombre de pécheurs dans son sein ; elle n'est pas sans pécheurs, mais elle est sans péché » (p. 215).

2. — L'EGLISE, SACREMENT OU SIGNE SENSIBLE DU CHRIST INVISIBLE

« Si l'on essaie de scruter le mystère d'unité de la divinité (Verbe) et de l'humanité (l'homme-Christ) on s'aperçoit que le Je, le Moi du Christ c'est le Verbe qui l'est, car le Je ou le Moi signifie précisément cette unité PERSONNELLE qui fait que tout ce que nous sommes est un, que nous formons un tout, principe de nos actes. On pourrait donc envisager la Personne du Verbe comme TÊTE de son humanité dont elle se sert pour entrer sensiblement en contact avec les hommes. De sorte que ce personnage historique que nous avons entrevu comme signifié par

l'Eglise en tant que visible, étant porteur d'une réalité éternelle, infinie, toute-puissante, l'Eglise doit elle aussi, rendre présente cette réalité invisible, tout entière vie, lumière et amour. De même que l'union de l'humanité du Christ à la Personne du Verbe est un mystère de foi, de même la réalité divine, invisible, signifiée par l'Eglise visible, est aussi un mystère de foi ; et ce mystère est exprimé par l'Ecriture, les Pères, les Docteurs et les Papes par la formule énigmatique : le Christ, tête de l'Eglise qui est son Corps, fait de parties distinctes, mais toutes reliées à la tête dont elles reçoivent l'être et l'agir. Quel est cet organisme mystérieux qui relie les chrétiens au Christ comme l'humanité du Christ est liée à la nature divine pour être participant de la vie trinitaire et servir d'instrument du Salut ? » (p. 217).

A) *L'Eglise Corps du Christ*

L'image de l'Eglise — corps du Christ, inventée par saint Paul, est comme l'écho de l'allégorie transmise par le Christ : « Je suis la Vigne et vous êtes les sarments ou les branches, et mon Père est le Vigneron » (Jean, IV, 9). Le mystère que cachent ces deux allégories, celle de la vigne et celle du corps, est d'abord et avant tout un mystère d'unité. Voici les sources scripturaires qui en sont le fondement : Actes, IX, 405, Matthieu, XXV, 34-36, I Cor., XII, 12-13, Rom., XII, 4-5, Gal., III, 26-28, Ephés., II, 19-22, I, 22-23 ; Col., I, 18-20, II, 18-19. « Ces textes nous affirment le mystère de l'identité du Christ avec cette réalité sociale visible juridiquement constituée qu'est l'Eglise » (p. 218). « Le mystère du Christ est un singulier mélange de divinité et d'humanité, la divinité utilisant l'humanité pour s'intégrer à toute la vie humaine et réintégrer celle-ci au sein de la divinité. Le mystère de l'Eglise signifie d'abord et avant tout cette union de la divinité et de l'humanité dans l'homme ; lorsque nous affirmons que l'Eglise est le Corps du Christ, nous désignons cette structure surnaturelle que le Christ édifie dans chacune des âmes qui s'intègrent au mystère de la Rédemption ; et les structures visibles de l'Eglise signifient cette structure invisible, qui porte le nom théologique de Caractère » (p. 220). Le Christ est, par

nature, le Grand Prêtre. Or les trois caractères sacramentels du Baptême, de la Confirmation et de l'Ordre sont trois participations au pouvoir sacerdotal du Christ. C'est grâce aux caractères sacramentels que l'Eglise avec ses prêtres et ses laïcs, est tout entière sacerdotale. A cause de cette première identification au Christ par les caractères sacramentels, l'Eglise doit être dite son corps, son sacrement, car elle signifie cette activité mystérieuse qui l'unissait au Verbe et transformait tout ce qu'il faisait en un culte infini envers Dieu, son Père, aussi le nôtre (cf. p. 221).

B) Les structures invisibles mais organiques de l'Eglise — Corps du Christ

« Non seulement le Verbe de Dieu a été rattaché de façon extraordinaire, intime, mystérieuse à la totalité de l'humanité, par l'Incarnation et la Rédemption, mais il s'est encore rattaché à l'humanité, de façon non moins mystérieuse par cette réalité créée, surnaturelle que nous appelons le Caractère, et qui fait de tous les chrétiens une réalité sacerdotale. Pour la plupart d'entre nous, dès que nous parlons sacerdoce, nous parlons Prêtre et Hiérarchie dont le peuple chrétien en tant que laïc est exclu. Or, cette façon de concevoir le sacerdoce va à l'encontre des textes scripturaires et à l'encontre de la doctrine traditionnelle de l'Eglise, conçue comme Sacrement du Christ » (p. 222). C'est l'Eglise tout entière qui est la continuatrice, en tant qu'elle est le Corps Mystique du Christ, de cette réalité invisible, surnaturelle qui résulte de l'union hypostatique du Christ au Verbe et qui fait de Lui le Grand Prêtre de toute l'humanité. Le caractère baptismal et celui de la Confirmation confèrent aux chrétiens une participation au sacerdoce du Christ ; le caractère de l'Ordre n'est pas une réalité qui diffère des deux premières par nature, mais une gradation et une participation plus plénière au sacerdoce du Christ. « Nous avons vu qu'il fallait distinguer (ce qui n'est pas séparer) deux Noms du Seigneur, l'un qui le présente comme Sauveur (Jésus) et l'autre qui le présente comme Consacré (Christ). Ces deux aspects désignent deux fonctions différentes, bien qu'ordonnées l'une à l'autre : la fonction sacerdotale, qui s'exerce dans un cadre de Justice, et par laquelle l'homme redonne à Dieu ce qui Lui est dû ; l'autre qui s'exerce dans un

cadre d'Amour par lequel l'homme est réorganisé selon des structures de vie surnaturelle qui lui permettent d'être enfant de Dieu et de vivre de la vie même de Dieu. Or, l'acte sacerdotal par excellence est le sacrifice. Tout le culte chrétien, toute notre religion est centrée sur le sacrifice sanglant du Calvaire, et tout le caractère sacerdotal du Corps du Christ, de son Eglise, est donc lui aussi centré sur le sacrifice. Le Christ a voulu que le Sacrifice du Calvaire, offert une fois pour toutes, soit renouvelé tout au long de l'histoire humaine sous un mode non sanglant que nous appelons le Sacrifice Eucharistique ou le sacrifice de la messe. Le caractère du Baptême consacre le chrétien en vue de cette Offrande du sacrifice de la messe à laquelle il participe activement ; mais ce caractère pas plus que celui de la Confirmation, ne rend *valide* le renouvellement de ce sacrifice. Pour que ce dernier soit réel, il faut une participation encore plus étroite au sacerdoce du Christ, participation qui rend un chrétien apte à servir d'*instrument* au Christ, afin que son acte sacrificiel soit vraiment renouvelé dans le temps et l'espace ; et cela de façon infaillible et efficace, indépendamment de la faiblesse de l'homme, de ses fautes, de sa valeur morale ou de sa sainteté ; cette participation nouvelle au sacerdoce du Christ, qui rend un chrétien l'instrument du Christ, Sacrificateur unique, c'est le caractère de l'Ordre » (p. 227). L'institution du sacrement de l'Ordre a eu lieu à la dernière Cène (Matthieu, XXVI, 26-29 ; Luc, XXII, 19-20 ; I Cor., XI, 23-27).

« Dieu nous a fait connaître la façon dont il veut être adoré et honoré : le seul culte valide est celui institué par le Christ-prêtre, et tous les autres n'ont de valeur culturelle que dans la mesure où ils se rattachent à celui-ci. Rien ne peut être plus authentiquement chrétien que la participation totale à ce sacrifice, et tout le reste, malgré sa valeur de sanctification personnelle, de piété individuelle ou collective, ne peut remplacer le sacrifice Eucharistique » (p. 228). « Tandis que dans la religion naturelle ni les ministres ni les actes culturels n'étaient déterminés par Dieu, en religion chrétienne, ne peuvent offrir valablement ce sacrifice que ceux qui participent au sacerdoce du Christ, c'est-à-dire les

baptisés qui participent à cette offrande et les *ordonnés* qui la célèbrent de façon active. Pour la célébration efficace seul le caractère de l'Ordre structure une âme ; seul le caractère de l'Ordre rend un chrétien apte à recevoir la plénitude du pouvoir sacerdotal du Christ comme *ministre* ou instrument de ce pouvoir plénier » (p. 229).

A cause de ce lien étroit entre l'Ordre et le Corps physique du Christ, offert comme victime à Dieu, il existe aussi entre ce sacrement et le Corps mystique du Seigneur un lien extraordinaire, car si le Corps physique du Christ, étant donné le plan qu'il a lui-même établi, ne peut être présent dans le temps et l'espace sans le caractère de l'Ordre, de même son Corps mystique ne peut continuer d'exister, de croître et d'envahir la terre sans l'efficacité du même sacrement. « La piété chrétienne, qui a placé sur une sorte de piédestal le sacrement de l'Ordre, a donc instinctivement compris tout ce que ce sacrement apportait aux hommes, même si elle a parfois confondu la dignité sacerdotale avec la situation sociale que les prêtres et les évêques occupent au sein d'une chrétienté donnée. Or, une chrétienté ne doit pas s'identifier avec le Christianisme. La chrétienté est un mélange de la doctrine du Christ avec les institutions civiles et politiques qui en sont nées et qui ont produit une civilisation chrétienne, alors que le Christianisme est la Vie divine des enfants des hommes indépendamment des circonstances sociales ou politiques dans lesquelles cette vie est vécue » (p. 230).

Si nous essayons de trouver une analogie de la nécessité vitale de l'Ordre pour l'Eglise, c'est dans l'ordre biologique qu'il faut la chercher. « Ce n'est pas la notion de chef mais celle de Mère, non le règne de l'autorité, du commandement, mais le règne de l'amour et du service, qui caractérise le pouvoir d'Ordre » (p. 230). « Le sacrement de l'Ordre est donc d'abord et avant tout *Fécondité* et *Service* du peuple chrétien. L'Evêque n'est pas celui qui est servi par ses diocésains mais celui qui sert » (p. 230).

« Et certes il y a diversité de dons spirituels mais c'est le même Esprit ; diversité de ministères mais c'est le même Seigneur ; diversité

d'opérations mais c'est le même Dieu qui opère en tous. A qui la reçoit, la manifestation de l'Esprit est donnée en vue du bien commun... Il en est que Dieu a établis dans l'Eglise, premièrement comme Apôtres, deuxièmement comme Prophètes, troisièmement comme Docteurs... » (I Cor., 4-29). « Cette diversité dans l'unité est la formule dont se sert saint Paul pour décrire la réalité mystérieuse qu'est le Christ dans et par son corps qu'est l'Eglise, afin de nous mieux faire comprendre cet *Organisme*, à la fois structure et fonction ; en effet il est structure par le caractère et fonction par les activités dont ces caractères sont principes. Cet aspect hiérarchique de l'Eglise, société visible, est en même temps le sacrement de la réalité du Christ, Prêtre et *Pasteur* de l'humanité. La nature de la hiérarchie ou du corps du Christ hiérarchisé vient directement du Christ et elle est pour Lui (*Ephésiens*, IV, 7-17). L'Eglise en tant que hiérarchisée, est gouvernée par un groupe d'hommes, faisant partie de la communauté mais non désignés par elle, groupe d'hommes qui reçoivent leur pouvoir de gouvernement, de pastoration du Christ lui-même (*Matthieu*, fin ; *Luc*, IX, 48, X, 16 ; *Jean*, XI, 44-50, etc.). Les Apôtres constituent donc le deuxième chaînon de ce pouvoir, ainsi que leurs successeurs ; les autres chaînons sont faits de tous ceux qui reçoivent des Apôtres ou de leurs successeurs, la fonction d'enseigner et de transmettre le message du Père » (p. 233). Toutefois, il ne faut pas confondre la fonction de prêtre avec celle de pasteur : « Le prêtre est sacrificateur, il est celui qui offre et fait le Sacrifice, soit celui du Calvaire pour le Christ, soit le sacrifice eucharistique pour les chrétiens. Le pasteur est celui qui paît les brebis, qui nourrit, qui enseigne la vérité, vérité reçue, qu'il ne peut pas changer à son gré. Comme prêtre, le chrétien est toujours capable de célébrer valablement le culte eucharistique, comme pasteur il faut qu'il reçoive d'abord la vérité et qu'il la croie. Le pouvoir d'ordre s'appuie sur un caractère inadmissible, indélébile, reçu directement de l'action sacerdotale du Christ par le ministère de ceux qu'il a chargés d'administrer les sacrements ; le pouvoir pastoral résulte d'une délégation, d'un mandat, qui peut disparaître sans que le pouvoir d'ordre en soit le moins

touché. Le pouvoir pastoral ou le pouvoir de juridiction n'imprime aucun caractère mais confie une mission. Le pouvoir d'Ordre est hiérarchisé comme suit : les évêques, les prêtres, les ministres (diacres, sous-diacres, etc.). Le pouvoir pastoral est hiérarchisé comme suit : le pape, les évêques, les curés, les vicaires.

« Tout travail d'éducation consiste en deux éléments distincts : 1) un aspect d'information, de transmission de vérité, il appartient à l'ordre de l'intelligence ; 2) un aspect de formation qui travaille sur l'agir de l'éduqué et lui apprend à se servir de toutes les forces qui sont à sa disposition pour se faire libre, autonome, capable de vouloir sa perfection personnelle et devenir un adulte moral » (p. 234).

Eduquer les chrétiens veut dire les rendre de plus en plus semblables à leur Tête. Or, ce travail d'éducation présuppose chez les éducateurs la possession du savoir et la compétence dans cette possession des vérités. Il présuppose aussi la connaissance parfaite des processus de formation. Le groupe d'éducateurs, institué par le Christ, a reçu la connaissance des vérités surnaturelles directement de Lui, mais en même temps il a dû recevoir les garanties de compétence pour la transmission de cette vérité. « Le corps du Christ en tant qu'il est Educateur de la totalité des chrétiens porte le nom de Corps Apostolique et c'est cette caractéristique qui lui donne la garantie d'infailibilité nécessaire à la transmission intégrale du dépôt révélé » (p. 235). « Il y a donc un Ministère infailible au sein du groupe d'éducateurs qu'est la hiérarchie ecclésiastique. Mais ce Magistère ne concerne pas seulement les vérités sur Dieu que le Christ est venu révéler à l'humanité, mais aussi toutes celles qui concernent la vie chrétienne et les exigences qui lui sont propres. L'Eglise est chargée par son Magistère éducateur de faire connaître et d'engager les chrétiens à vivre ces préceptes et ces conseils concrets du Christ sans lesquels l'adhésion à son message n'est qu'une adhésion verbale ; le *Faites ceci et vous vivrez* est le résumé de toutes les vérités pratiques dont l'Evangile est plein.

Outre les fonctions magistérielles de la hiérarchie, il y a les fonctions disciplinaires, qui sont souvent incomprises par le peuple chrétien, et

encore davantage par ceux qui sont séparés de nous par l'hérésie ou le schisme. Il relève du Magistère de conduire les chrétiens, de les détourner des pâturages appétissants où se trouvent semées des nourritures vénéneuses tant pour la Foi, la Charité et l'Espérance que pour les vertus morales humaines. Alors l'Eglise intervient par son pouvoir disciplinaire pour formuler des lois (index-censure), proclamer des conduites prudentes à tenir (cf. certaines encycliques comme *Humani Generis*, etc.) qui orientent le troupeau du Christ dans une direction donnée et l'empêchent de faire des expériences désastreuses pour leur vie d'enfant de Dieu. Encore ici c'est le caractère Maternel de la hiérarchie qui se manifeste en assurant à ses enfants une hygiène adaptée aux temps et aux circonstances » (p. 236).

La dernière conférence fut dédiée à « l'obéissance que les fidèles doivent au pouvoir pastoral du Magistère déclaratif, au pouvoir pastoral juridique ou canonique concernant l'Eglise universelle, au pouvoir pastoral canonique portant sur des aspects particuliers de la vie ecclésiale, enfin au pouvoir pastoral canonique concernant les conditions temporelles d'existence de l'Eglise dans ses relations avec les pouvoirs temporels » (p. 248).

« Croire c'est faire cet acte de Foi par lequel notre intelligence donne librement toute son adhésion à la vérité révélée *parce que* révélée. C'est une sorte de soumission totale de notre intelligence. Cette obéissance, appelée Foi, est d'ordre théologal ; elle ne porte pas sur la personne du Pape, mais elle a comme objet Dieu lui-même se révélant. L'obéissance théologale ne se discute pas ; elle se donne ou se refuse parce qu'elle ne se rend pas à un homme mais à Dieu Lui-même. Dans ce domaine nous ne pouvons critiquer la vérité, ni exercer notre propre jugement, parce que notre raison n'a aucune prise sur l'évidence de la vérité ; elle nous échappe » (p. 248).

« Lorsque nous distinguons entre le pouvoir pastoral déclaratif et le pouvoir pastoral juridique ou disciplinaire, nous distinguons entre l'Eglise proposant, explicitant, appliquant le donné révélé lui-même, c'est-à-dire toutes les vérités à Croire et à Faire, et l'Eglise prenant des

mesures de Prudence pour conduire le peuple chrétien dans les voies les plus propices à la pratique de ces vérités révélées. Dans le domaine prudentiel, la Hiérarchie reçoit l'assistance divine, soit de façon infaillible pour l'Eglise universelle, soit de façon faillible lorsqu'il s'agit de domaine particulier. L'obéissance au pouvoir pastoral déclaratif est une obéissance théologique ; dans le domaine du pouvoir disciplinaire, c'est une obéissance morale que nous devons (et elle oblige tout le peuple chrétien, y compris la hiérarchie). De même qu'il était préférable pour Pie XII de croire au dogme de l'Assomption que de le définir, il est meilleur aussi, du point de vue de sainteté morale, d'obéir aux lois qui organisent prudemment l'Eglise que de les promulguer. L'obéissance morale se distingue de celle que nous devons aux dogmes comme une vertu morale se distingue d'une vertu théologique. L'obéissance morale est un acte humain, un acte prudent par lequel l'homme reconnaît qu'un législateur a la compétence pour porter cette loi et l'intégrité morale nécessaire pour la porter en vue du bien commun, c'est-à-dire du bien de tout le peuple chrétien » (p. 249).

Au XXe siècle, nous avons perdu le sens de l'Ordre, de la Paix. Nous aimons l'anarchie, la révolution, tout ce qui fait changer le monde, ses institutions. Tout ce qui demeure, tout ce qui est stable nous semble être frappé de mort. Et cependant, ce que nous appelons l'Autorité correspond, dans le monde de l'Homme, et conséquemment dans le corps mystique du Christ, à un aspect de l'ordre de l'Univers. L'obéissance n'est que la contrepartie de l'autorité et un élément essentiel de cet ordre universel. Or, s'il y a dans le monde inanimé aussi bien que dans la vie instinctive des animaux des forces qui les dépassent, il faut qu'il y ait dans l'être libre un ordre qui unifie la multitude et fait que chacun occupe la place qui lui est destinée dans les plans providentiels de Dieu. On appelle Gouvernement divin cet ordre que Dieu a établi entre les êtres, ordre par lequel il se sert des créatures pour réaliser concrètement ses plans d'amour sur elles. Il se sert de l'Autorité, c'est-à-dire d'un mandat civil ou religieux, par lui confié à des hommes, pour gouverner les autres

hommes. A ce mandat divin doit correspondre de la part des gouvernés une attitude intérieure de révérence, de respect et de soumission, attitude d'obéissance qui accepte de faire une chose ou de s'en abstenir parce que commandée (p. 250).

Il n'y a rien de moins dégradant que l'obéissance, quelle que soit notre mentalité à son égard. Elle correspond, dans l'ordre de la volonté, à la prière dans l'ordre de l'intelligence. La prière est un acte de notre intelligence qui soumet sa vision au plan de Dieu. L'obéissance est la soumission de la volonté qui accepte de faire ou de ne pas faire une chose commandée ou défendue parce que cela entre dans le même plan de Dieu. Aucun homme, en tant que tel, n'a pouvoir sur un autre homme ; il faut qu'il soit placé, dans l'ordre providentiel, à un endroit précis de l'organisation sociale pour recevoir *mandat* de diriger les autres, de les gouverner et conséquemment de leur donner des préceptes qui commandent leur obéissance. Le domaine de l'obéissance, dans l'Eglise, regarde des réalités surnaturelles. Cette vertu morale acquise est fortifiée par une vertu morale infuse qui accompagne la grâce et toute la vie théologique, bien qu'elle ait comme objet des réalités temporelles à connaître et à accomplir (p. 250). Quand il s'agit de l'ensemble des lois, préceptes et directives qui orientent toute l'Eglise de Dieu dans la pratique chrétienne, l'obéissance doit être prompte et immédiate ; dans le domaine particulier la critique est permise, mais elle doit s'exercer dans une atmosphère de respect du législateur, comme les enfants peuvent parfois, lorsqu'ils ont atteint une certaine maturité et une certaine compétence, critiquer et juger les décisions de leurs parents : car si l'autorité des parents sur leurs enfants est indiscutable, leur infailibilité ne l'est pas. Saint Thomas enseigne qu'un homme doit plutôt souffrir l'excommunication et mourir dans cet état que d'obéir à un précepte qui va contre une conscience nette et claire de son devoir dans un cas donné (4 *Sent.*, dist. 38, esp. textes). Mais l'autorité ecclésiastique assure, dans l'ensemble, le bien des chrétiens, malgré sa faillibilité (dans le domaine particulier) et, en principe, l'obéissance est due à cette autorité. Ainsi l'obéissance n'est

rien d'autre qu'un moyen de libération pour l'homme. « La vérité vous libérera » ne doit pas être restreint au domaine de la Foi et de l'intelligence ; on doit l'appliquer aussi à la vérité dans l'agir, dans le domaine de la volonté, et c'est ici que l'obéissance devient un moyen par excellence de liberté pour l'homme, aussi paradoxal que cela puisse paraître.

C. M.

Le sens des faits

L'Académie canadienne-française juge notre parler

Le choc que les « Insolences de Frère Untel » ont donné à la conscience des Canadiens français a révélé à un grand nombre et la grandeur de la langue française et les misères du français qu'ils parlent. Il est des confessions publiques opportunes et des humiliations salutaires. Grâce soient rendues à celui qui, avec esprit et courage, nous a présenté le miroir.

Le fait est flagrant. Chez nous, la langue est menacée de l'intérieur comme de l'extérieur. Par quel processus de désintégration en est-elle venue à son degré d'impureté ? Frère Untel ne s'est pas donné pour mission de le dire. Mais, — et sans qu'il y ait eu action concertée — c'est ce que l'Académie canadienne-française fait voir dans son cinquième Cahier, récemment paru, sur la linguistique. Plusieurs spécialistes en matière de langage y énumèrent les facteurs historiques, morphologiques et sociaux qui ont déterminé l'acheminement de notre parler vers la dégénérescence. Les archaïsmes, les mots sauvages, puis les anglicismes s'y sont amalgamés. On a estimé leur apport respectif.

Jusque-là on peut encore invoquer le phénomène normal d'absorption, phénomène commun d'ailleurs aux langues mères qui se sont formées à même les langues anciennes et aussi par les néologismes que les remous de l'histoire leur imposaient.

Ainsi que le rappelle Monsieur Victor Barbeau, notre parler a conservé un certain nombre de mots du français primitif, que l'on retrouve chez Marot, Rabelais, Marguerite de Navarre et autres. Mais farouchement conservateur et fidèle sous ce rapport, notre parler, comme une bonne fille, a accueilli et retenu très libéralement des mots de toutes tribus sauvages et bien d'autres de provenance étrangère. Ce métissage imprudent a produit un langage hybride. Certains pourraient considérer ces infiltrations comme des enrichissements. Nos linguistes y voient plutôt autant d'impropriétés que l'usage a, par surcroît, abâtardies. Car c'est surtout nos barbarismes qu'il nous faut nous reprocher.

Faute de connaître l'équivalent français des expressions créées par la science et la mécanique modernes, diffusées dans le peuple par les catalogues anglais de l'industrie, nous avons ouvert la brèche à mille néologismes, acceptés tout ronds ou francisés à l'oreille. Et c'est comme ça que, pour une part, notre langage s'est engrossé de mots passés de l'usine et de la boutique au foyer.

Si nous avons manqué de vigilance et de combativité en introduisant complaisamment chez nous quantité de mots d'origine anglo-saxonne et autres, nous avons péché plus gravement encore en traduisant servilement des textes anglais sans conserver à notre traduction une tournure française. Monsieur André d'Allemagne cite fort à propos quelques unes des horreurs qui ont maintenant, de ce fait, droit de cité. Il déplore très justement l'imprécision d'une langue dont c'est pourtant l'apanage d'être claire.

Peut-être est-ce l'étude comparative de Monsieur Jean-Denis Gendron qui illustre de façon particulièrement frappante ce que notre bouche molle et notre manque de subtilité auditive ont fait d'une langue chantante. C'est même au point que des phonéticiens ont pu en venir à vouloir établir une « norme canadienne de prononciation ». La phonétique relève ici nos licences, signale nos accents fautifs, les mauvais traitements infligés aux voyelles, bref, l'effrondrement d'une diction désarticulée. Tous ces défauts, scientifiquement vérifiés, s'ajoutent à la pauvreté de notre vocabulaire et aux tortures que nous faisons subir à la syntaxe française.

Les témoignages réunis dans ce Cahier de l'Académie canadienne-française, corroborent donc avec force les avancés de Frère Un Tel. En route, le sommaire de l'enquête menée auprès des collèges du Québec, inséré en appendice à cette publication, lui donne mille fois raison et justifie pleinement sa véhémence irruption, pour le bon motif, sur la scène des Lettres canadiennes.

Une seule note étonne et détonne dans ce Cahier sur la linguistique et c'est l'attitude prise par le R. Père Lachance, O. P. à l'égard du bilinguisme. Conséquence historique, le bilinguisme s'est imposé au Canada français, d'où nécessité de parler la langue seconde et de l'enseigner dans les écoles.

Or, l'auteur de l'article intitulé : « Le bilinguisme scolaire » s'insurge là contre, alléguant la confusion que peut causer, selon lui, dans l'esprit des tout jeunes l'étude simultanée des deux langues, au détriment du français.

L'exemple des pays d'Europe où la plupart des gens ayant quelque instruction possèdent deux et souvent trois langues entendues dès le berceau, contredit, semble-t-il, l'opinion soutenue par le R. P. Lachance. Les arguments qu'il donne pour que soit retardée à un âge avancé l'étude de l'anglais dans les écoles, nous paraissent de ce fait assez faibles. La gymnastique à laquelle s'habituent, sans même s'en rendre compte, les personnes qui ont tôt l'avantage de penser indifféremment dans une langue

LE SENS DES FAITS

ou dans une autre est, au contraire, une discipline précieuse. Que l'on songe aussi à ce que cette discipline représente du point de vue culturel.

Toute langue a ses ennemis extérieurs, moins à craindre cependant lorsque ceux qui la parlent ont le culte de sa pureté. Pour conserver celle de la nôtre, n'est-il pas urgent — comme suite des constatations et des remontrances de nos linguistes alarmés, — que tous nous battions notre coulpe et que chacun se constitue, pour soi, la sentinelle de Sa Majesté la Langue française ?

Paulette SMITH ROY

La tournée de la Comédie Française

Dans une saison de théâtre bien pauvre, la tournée de la Comédie Française répondait à un réel besoin du public. Même si le répertoire choisi était discutable, l'ensemble se tenait bien. D'ailleurs la seule présence de Robert Hirsch justifierait cette tournée. Voici quelques notes sur chacun de ces spectacles.

L'impromptu de Versailles a une valeur documentaire et littéraire certaine. Mais il a perdu la force de choc qu'il avait en son temps. Il est plaisant cependant de voir Molière metteur en scène devenir, malgré lui, Molière philosophe. On y voit toutes les contraintes et les enthousiasmes du métier d'homme de théâtre, par celui qui, autant que Shakespeare, connaissait les planches. Et, de ce qui pourrait être un morceau de bravoure, Georges Descrières fait un morceau d'humanité.

Dans le spectacle Renard, La Fontaine et Feydeau, je retiens surtout les savoureuses présentations des fables : le génie du grand bonhomme est venu pour quelque temps habiter la scène. Même dans les fables les plus connues (un peu trop à mon goût) la magie du verbe, la précision du trait, la finesse et la malice du conteur nous paraissent nouvelles. Robert Hirsch s'est surpassé, allant jusqu'à faire du lion des *Animaux malades de la peste* un prédicateur de station quadragésimale... avec mesure et irrévérence. Les comédiens du Français sont des spécialistes de La Fontaine. Et ils le servent bien.

La figure sympathique de Jules Renard, sa parenté déclarée avec Poil de Carotte, son héros ; la belle facture de la pièce, quelques traits irrésistibles et une interprétation honnête ne suffisent pas cependant à rendre le spectacle vivant. On a l'impression d'assister à quelque chose de vieillot, de franchement dépassé. Sans doute peut-on, avec André Billy, tirer de la pièce de solides « réflexions sur la conduite de la vie », mais cela ne fait pas du théâtre vivant. *Poil de Carotte* est une pièce qui a passé.

Feydeau bien joué fait toujours rire. Dans *Feu la mère de madame* les moyens sont discutables, mais l'effet ne l'est pas. Le rire est abondant : quant à sa qualité...

Je ne parlerai pas du *Dindon* que nous avons déjà vu ici joué par le TNM. Je dirai seulement que le spectacle du TNM n'avait rien à envier à celui de nos cousins français.

* * *

La révélation de cette tournée est sans contredit le *Scapin* de Molière, Hirsch et Charon. Rarement a-t-on vu au Français un spectacle aussi engageant.

Quel spectacle ! Quel Scapin ! Tour à tour endormi, goguenard, empressé, larmoyant, tragique et féroce (cette férocité de Scapin chère à Copeau), Robert Hirsch mène le bal avec un entrain qui tient du prodige. Épuisé à la fin, il y a laissé le meilleur de lui-même. Quant à ses fantaisies hors texte, qui parfois vont un peu loin, on ne peut trop les lui reprocher, vu le résultat d'ensemble. Hirsch est un phénomène. Chez lui le clown, l'acrobate, le mime et le danseur se fondent dans le comédien et le comédien se livre au personnage, sans perdre de vue cependant l'extrême lucidité de celui qui ne sert les autres que pour s'amuser lui-même. Scapin est un personnage supérieur qui joue avec avidité et détachement. C'est avant tout un homme libre : une sorte d'enfant adulte dans un monde d'adultes enfants. Même dans ses mouvements les plus emportés, il garde cette suprême détente qui lui permet de s'amuser en amusant les autres. Il est à la fois merveilleux et inquiétant de le voir s'arrêter au milieu de la bastonnade pour rire de sa victime.

Mais *Les fourberies* sont beaucoup plus qu'une extraordinaire performance d'acteur. C'est un travail concerté où le métier et l'intuition se mêlent avec une rare harmonie. Jacques Charon a traité la pièce plutôt comme une farce que comme une comédie. Cela est justifiable, d'autant plus qu'on n'y fait aucune concession à la facilité. Chaque mouvement de scène (menaces avec l'épée, scène du sac, etc.) est réglé avec minutie, mais il faut y bien réfléchir pour le réaliser tant cela est frais et spontané au moment de l'exécution. Les vieillards sont caricaturaux à l'extrême : l'avarice bedonnante et l'avarice osseuse. Les jeunes premiers ont de l'allant, du cœur. Zerbinette rit à merveille et Sylvestre est désopilant dans sa scène de piraterie. Sans révéler de nouvelles conceptions des personnages (cela n'est pas nécessaire d'ailleurs) ils jouent tous avec un entrain qui jamais ne se dément.

LE SENS DES FAITS

Il faudrait pouvoir analyser en détail l'utilisation du rythme comme facteur comique. Mais cela gênerait le plaisir. Disons seulement que ce qui peut sembler une charge n'est que le prolongement du texte et que les licences sont des commandes implicites de l'auteur.

La scène c'est la place publique, l'éclairage le soleil, l'atmosphère celle de la mer. Tous les costumes sont clairs et chatoyants. Certains veulent des effets comiques bien réussis. Celui de Scapin me paraît trop moderne, mais ce n'est qu'un détail.

Le décor de Robert Hirsch est efficace, mais discutable. L'équilibre des masses justifie-t-il cet amas trop réaliste de mâts et de barques ? Mais cela n'enlève rien à l'éclat du spectacle. Ni à l'éclat de Molière qui, après tout demeure le grand responsable de ce succès.

Quelle vitalité que la sienne ! Quand on songe surtout qu'à 49 ans, déjà atteint de son dernier mal, il jouait lui-même Scapin ! Et c'est sans doute l'inépuisable Molière qui fait dire à Scapin cette phrase qui illumine toute sa vie : « Je hais les cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre ».

J'aurais voulu retrouver ce même feu sacré dans *Tartuffe*. Sans doute s'agit-il là d'un spectacle très honnête : l'unité de jeu y est remarquable et l'alexandrin coule harmonieusement, sans lourdeur. Les caractères sont nettement marqués, mais il y manque ce « quelque chose de plus » qui ferait sortir le spectacle de l'honnêteté.

Louis Seigner joue un Tartuffe au masque de bon enfant, marquant surtout le côté charnel du personnage, à la fois maître et victime de ses passions. Une certaine égalité du débit finit cependant par rendre le personnage monotone. On ne voit pas assez en lui le troisième œil qui surveille ses propres machinations. C'est une interprétation valable, mais qui tend à faire de Tartuffe un pauvre bougre : ce qui ravale singulièrement le personnage.

Il se dégage de l'ensemble une conception très classique de la pièce. Rien n'y est appuyé, rien n'y est souligné à gros traits : c'est respecter le public sans doute que de supposer qu'il comprendra. Cependant *Tartuffe* demeure une comédie, même si c'est une grande comédie ; ainsi Dame Pernelle y gagnerait à être plus caricaturée, et la scène de dépit amoureux du deuxième acte devrait sans doute être plus drôle.

Il y a heureusement Dorine qui relève le moral de cette interprétation tendant à la migraine. Lise Delamare joue avec une franche gaieté, sans effort et pourtant avec une rare autorité. Je me souviendrai longtemps de son « Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez ! » Malheu-

reusement une interprète ne fait pas une pièce et d'autres comédiens, notamment François Chaumette en Orgon, manquent d'instinct.

Jacques Charon réussit par contre l'exploit de ne pas rendre Cléonte ennuyeux : c'est du grand art.

J'ai parlé plus haut de la férocité de Scapin. Tartuffe aussi est féroce, d'une autre manière : plus métaphysique et plus dangereuse. Il ne frappe pas les échine, mais les âmes. Le spectacle de la Comédie Française ne laissait voir qu'une partie de tout cela.

* * *

J'attendais *Britannicus* avec espoir et appréhension. J'ai vu plusieurs pièces de Racine : aucune dans l'ensemble ne passait la rampe. Devais-je penser que Racine ne pouvait plus être joué aujourd'hui ? *Britannicus* a dissipé toutes mes craintes.

Nous avons vu la simplicité du langage de Racine quand il est bien détaillé. Nous avons vu aussi qu'il est possible de traiter un classique de façon moderne, sans pour cela bousculer toute les traditions. Nous avons vu surtout la profondeur et l'actualité des passions qui s'affrontent.

Michel Vitold a analysé très profondément la pièce en faisant passer le sentiment avant la phrase. Il s'en dégage une surprenante impression de densité et de complexité. Et le débit épouse cette vue d'ensemble, allant parfois à des lenteurs insoupçonnées où le prolongement des sentiments, dans les temps de silence, met en lumière ces « regards intérieurs que l'on croyait muets ». Ainsi la grande scène entre Néron et Junie dure sans doute plus longtemps qu'elle n'a jamais duré auparavant. Et cette lenteur extrême, justifiée par les sous-entendus du texte, porte la pièce à l'intensité des gros plans de films. D'ailleurs toute la mise en scène est marquée, volontairement ou non, par l'influence du cinéma.

Robert Hirsch en Néron a sans doute désarmé tous ceux qui le croyaient incapable de jouer la tragédie. Néron n'est plus ce tortionnaire sans âme que l'on nous présente parfois, mais un écorché vif, avide de liberté et qui se venge de n'être pas libre. Racine nous l'a montré à la jointure du bien et du mal, à l'option décisive. Créature de sa mère, gouvernant gouverné, sensuel déçu, il n'est pas maître du pouvoir énorme qu'il détient. Comme tout homme a du sadisme latent en lui, il n'est pas étonnant de le voir éclater dans cet être qui peut tout, sauf être heureux.

LE SENS DES FAITS

Annie Ducaux est une grande Agrippine : autoritaire et ambitieuse, elle joue et perd le grand jeu de l'intimidation. Danièle Ajoret est une bien jolie et bien frêle Junie qui a souvent du mal à atteindre le niveau tragique. Michel Bernardy joue avec fougue un Britannicus jeune et sympathique. Les autres sont bien dans le ton, sauf Louis Seigner (Burhus) qui semble tout à fait étranger au courant tragique qui passe sur la scène.

Il s'agit en somme d'une expérience pleinement réussie. Elle nous fait voir surtout le fond extrêmement réaliste de l'œuvre de Racine. Si déjà ce cadre a paru désuet, c'est que les comédiens s'en tenaient à la forme. Au-delà des mots il faut voir le drame humain dans toute son étendue. Michel Vitold et les comédiens du Français ont fait cette recherche pour notre grand plaisir.

* * *

Dans son ensemble, cette tournée avait le défaut de nous présenter trop de déjà vu. Le Français n'est certes pas un théâtre d'avant-garde, mais, comme nous ne sommes pas gâtés en spectacles, on aurait pu nous apporter quelque chose de plus nouveau.

Il reste que *Scapin* et *Britannicus* furent deux grands moments de théâtre. Nous ne sommes pas prêts de les oublier.

Gilles MARSOLAIS

Retrouvé dans un grenier un inédit de Walt Whitman

Il y a quelque mois, fut retrouvé, à Boulogne-sur-Mer, un poème inédit de Victor Hugo, pièce enfouie depuis 118 ans dans une statue de Napoléon que le général de Gaulle vient de remplacer par une autre image de l'Empereur.

On prétend qu'à cause de la violente diatribe contre la « perfide Albion » qu'est ce poème, il fut interdit par le gouvernement français au temps de la dédicace de la première statue (en 1841) alors que des relations plus amicales commençaient à s'établir entre la France et l'Angleterre.

Or voici qu'on vient de découvrir, dans un grenier de Glendale, en Californie, un poème inédit du « prophète de la démocratie » — Walt Whitman. La pièce, dédiée à une amie du barde américain, Madame Susan Stafford, vient de devenir propriété de l'Université de la Californie.

Si les vers inédits du grand Hugo ne sont pas de son meilleur cru, ceux de Whitman pourraient avantageusement figurer dans ses « Brins d'Herbe ».

« Le genre poétique, s'adressant à l'âme, devient perspective, musique et demi-teintes » écrivait Whitman. « Wood Odors », le poème retrouvé, est tout cela et plus. Malgré son architecture d'une simplicité désarmant toute critique, « Odeurs des Bois » est imprégné d'un pur mysticisme — suggestif des émotions supra-sensuelles que peut ressentir toute âme ardente au cours d'une promenade matutinale parmi les merveilles des bois — ces paradis indemnes de la main des hommes.

Voici la transposition française de cette pièce :

Odeurs des Bois

*Matin, après une pluie nocturne
La fraîche senteur de l'été
Odeurs des pins et du chêne
L'ombrage.
Parcourant les sentiers insouciant
— le silence apaisant.
Le calme et le voilé.
Les innombrables colonnes vivantes du temple
Le matin sacré du Sabbath *
Encens et chants d'oiseaux
dans les coins solitaires
Mais surtout ces délicates odeurs
s'accommodant à mon âme.
Le firmament vu à travers
le faite des arbres,
Toutes ces jeunes pousses et
la verte maturité de mai
Fleurs de lauriers blancs à portée de main
œillets roses au-dessous, et
là-haut les fiers tulipiers avec leurs
fleurs jaunes en forme de coupe.
Le « miau...au...lement » de l'oiseau-chat
le roucoulement du rouge-gorge
et le délicieux gloussement de la grive...
En dessus et en dessous de tout ceci
dans le silence, délicates odeurs des bois
Oiseaux voltigeant à travers les arbres
enchevêtrés de vieilles vignes.*

R DION-LÉVESQUE

* « Sabbath » — le dimanche.

Ce qui s'appelle scandaliser

Il y a de ces équivoques que l'on supporte longtemps, qui flottent dans l'air, que l'inconscience ou l'ignorance ne cesse de relancer et de faire voltiger au-dessus des esprits comme des baudruches un soir de Premier de l'An, et qu'on ne peut se retenir une fois ou l'autre de crever avec fracas... tout en sachant bien qu'on les verra reprendre la vedette, dès le lendemain, sous une autre couleur.

Le terme « scandaliser » fait partie du vocabulaire chrétien, ce qui ne veut pas dire que ceux qui en font usage soient chrétiens ou sachent simplement ce que le mot signifie en langage chrétien. Tout récemment, à propos toujours de *Hiérophima, mon amour*, quelqu'un qui se croyait probablement très fort, a demandé à un de nos censeurs si le film l'avait « scandalisé », à quoi le censeur a répondu que, pour sa part, le film ne « l'avait pas scandalisé »... Je ne m'inquiète pas, ici, du sort de *Hiérophima, mon amour*, mais de l'effet désastreux que des questions aussi insidieuses et des réponses aussi insatisfaisantes peuvent laisser dans des esprits honnêtes.

De la part de celui qui posait la question, naturellement, le sens était : « Vous avez eu un choc, vous avez été surpris, vous avez été renversé par la découverte de telle petite saleté que, dans votre naïveté, vous auriez cru impossible : vous avez été irrité, indigné, vous avez crié : scandale ! » Autrement dit, pour ce monsieur, être scandalisé cela veut dire sortir de sa petite coquille de québécois, découvrir l'Amérique ou, plutôt la France... et en garder la chair de poule.

Par contre, le censeur qui répond : « Moi, je n'ai pas été scandalisé... » tombe précisément dans le piège qu'on lui tend. Pour n'afficher point une morale de poule mouillée, il sabre d'un coup et sans s'en rendre compte le cordon qui le fait enfant de la censure provinciale. S'il n'a pas été scandalisé, pourquoi préjuge-t-il que toute la Province le sera, etc. ? Et voguent les sophismes, et toutes les cartes sont bien mêlées, et l'heure vient où tous les pêcheurs en eau trouble auront la partie belle.

C'est pourquoi il faut en finir, pour une seconde... avec ces idioties.

Le « scandale » chrétien n'a rien à voir avec les émotions de qui que ce soit. Pour un chrétien, « scandaliser » cela veut dire : tendre un piège à quelqu'un, faire tout ce qu'on peut pour qu'un de ses frères tombe. Les résultats n'ont rien à voir avec la portée d'un tel geste, ni même l'intention de celui qui le pose. L'homme qui refuse de jeter du sable sur les marches de son escalier, un jour de verglas, est au plan

naturel un « scandaleux » : il ne fait rien pour empêcher que son voisin ne se casse le cou en venant le visiter ; l'artiste qui essaie de faire croire aux hommes par tous les artifices de la couleur ou du style que l'amour libre est la solution idéale au problème du bonheur, est un « scandaleux » : il fait tout, et cette fois positivement, pour que l'un ou l'autre de ses frères humains s'y casse le cœur et l'âme.

Si donc le mot « scandaleux » ne peut plus provoquer, dans nos salons, que des sourires niais ou embarrassés, eh bien ! qu'on lui substitue le mot « saboteur », car le « scandale » est un sabotage de conscience, et le « scandaleux » est un saboteur d'occasion ou de profession.

Il n'importe que le « scandale » soit habile ou malhabile, et que le saboteur réussisse ou non dans son entreprise. Il n'est pas nécessaire qu'un avion s'abatte et que soixante personnes y périssent, pour qu'une société un tant soit peu organisée s'insurge contre le sabotage et tâche de le prévenir par tous les moyens ; il n'est pas suffisant que des gens haussent dédaigneusement les épaules pour qu'une société responsable se croit dispensée de faire la chasse au « scandale », si tant est qu'elle soit assez civilisée pour accorder plus de prix à la vie des âmes qu'à celle des corps.

Il y a d'ailleurs un grand mensonge ou une grande illusion à prétendre qu'on n'a pas été, soi-même, « scandalisé ». Je ne connais pas d'homme — et doute qu'il faille penser différemment des femmes — qui ne porte en soi la racine, et bien implantée et souvent arrosée, des sept péchés capitaux. Dès lors, la rencontre et la vue du mal moral est pour le plus fort d'entre nous un choc et une occasion de trébucher. Oh ! sans doute, sur le moment, on n'est pas toujours prêt à suivre l'exemple, on n'a pas toujours le temps, l'argent, l'entraînement... Mais, quelle bonne excuse, déjà, de savoir que d'autres l'ont fait avant nous, qu'en s'y prenant comme ceci on réussirait bien, et qu'après tout, cela n'est pas si grave puisque ceux-là n'ont pas été punis et qu'on est d'ailleurs assez intelligent pour éviter d'échouer là où l'humanité entière se casse chaque jour le nez... On est si grand devant son miroir !

De là à vouloir exclure du monde tout « scandale » il y a loin encore. Quelqu'un nous a averti qu'il ne se pouvait pas qu'il n'y en eût point. Comment un monde de pécheurs pourrait-il s'empêcher de n'être que scandale ! D'ailleurs, à vouloir enlever d'un seul coup toute l'ivraie, on risquerait d'enlever aussi le bon grain. Donc, patience ! prudence ! tolérance même... mais point de négligence ! « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! » « Il vaudrait mieux pour celui-là qu'on lui attache au cou une meule de moulin et qu'on le jette à la mer ».

Oui, malheur aux saboteurs, et malheur à la société qui ne sait plus que hausser les épaules face à ceux qui s'amuse à lui attacher un paquet de dynamite sous les pieds.

Hyacinthe-Marie ROBILLARD, O. P.

Chronique des disques

Le disque que je voudrais vous recommander plus spécialement ce mois-ci est le *Concerto pour violoncelle en si mineur, opus 104*, de Dvorak. Il est interprété par Gregor Piatigorsky, avec l'Orchestre Symphonique de Boston sous la direction de Charles Munch. Les concertos pour violoncelle ne sont pas très nombreux ; et ceux qui peuvent être considérés comme de véritables chefs-d'œuvre se comptent pratiquement sur les doigts de la main. Pour ma part, celui que je préfère à tous les autres est le *Concerto en si mineur* de Dvorak. Il ne saurait être question de l'analyser ici : mieux vaut vous suggérer de l'écouter — si vous ne l'avez déjà fait — et vous vous laisserez sûrement gagner par son charme mélancolique. Ce n'est pas un concerto dans la veine joyeuse — comme par exemple, celui de Haydn, qui dans son genre, est très beau également — mais c'est une œuvre profondément émouvante par ses accents dramatiques. Et, entre parenthèses, c'est l'œuvre que Piatigorsky lui-même avait choisie pour son premier récital à Carnegie Hall, en décembre 1929. L'enregistrement que présente ici le célèbre violoncelliste est de qualité supérieure (RCA Victor, LM 2490).

Voici une autre œuvre de Dvorak, moins remarquable celle-là, mais qui mérite cependant d'être connue et appréciée : la *Symphonie no 2, en ré mineur, opus 70*. Elle est jouée par l'Orchestre de Cleveland, sous la direction de George Szell (Epic, LC 3748).

Sur un même disque, l'on trouve enregistrées deux des meilleures symphonies de Mozart : la *Symphonie no 35, en ré majeur, K. 385, dite « Haffner »*, et la *Symphonie no 39, en mi bémol majeur, K. 543*. Leur exécution, par l'Orchestre de Cleveland sous la direction de George Szell, est une des meilleures aussi (Epic, LC 3740).

Sous le titre de « A Program of Songs and Dances », la Compagnie de Ballet National Hongrois interprète des chants et de la musique de folklore hongrois, auxquels vient s'ajouter — d'une façon un peu inattendue ! — la *Rhapsodie Hongroise no 2*, de Liszt (Epic, LC 3735).

Le violoniste français Zino Francescatti joue, avec un art consommé, deux œuvres assez différentes : la *Symphonie Espagnole*, d'Edouard Lalo, et le *Concerto pour violon*, de William Walton. Il est accompagné par la Philharmonique de New-York, sous la direction de Dimitri Mitropou-

los, pour la première œuvre, et, par l'Orchestre de Philadelphie, sous la direction d'Eugène Ormandy, pour la seconde (Columbia, ML 5601).

Le mezzo-soprano Jennie Tourel, avec la Philharmonique de New-York, sous la direction de Leonard Bernstein, interprète « Kindertotenlieder » (Cinq chansons sur la mort des enfants) et Quatre chansons (je vous fais grâce de leurs titres allemands) de Gustav Mahler (Columbia ML 5597).

Sous le titre de « Finlandia », l'on trouve réunies sur un même disque les quatre œuvres suivantes, jouées par l'Orchestre de Philadelphie, sous la direction d'Eugène Ormandy : la *Suite "Peer Gynt" no 1*, de Grieg ; la *Valse Triste*, de Sibelius ; la *Rhapsodie Suédoise*, de Hugo Alfven ; et finalement *Finlandia*, de Sibelius (avec le Chœur du Temple des Mormons). C'est un disque Columbia (ML 5596).

Les Saisons, de Vivaldi, sont un chef-d'œuvre de plus en plus connu et de plus en plus aimé. Dans un arrangement de Malipiero, il est exécuté ici par l'Orchestre de Philadelphie, sous la direction d'Eugène Ormandy, avec Anshel Brusilow comme violon solo (Columbia, ML 5595).

Voici une version complète de *Daphnis et Chloé*, ballet composé par Maurice Ravel en 1912, pour les « Ballets russes », qui étaient alors dans tout leur éclat. Le scénario emprunte ses deux personnages principaux au célèbre roman de l'écrivain grec Longus. L'œuvre comprend trois tableaux. Des chœurs sans paroles se mêlent souvent à l'orchestre. *Daphnis et Chloé* est interprété par l'Orchestre Symphonique de Londres sous la direction de Pierre Monteux et le Chœur de l'Opéra Royal de Covent Garden sous la direction de Douglas Robinson (London, CM 9028).

L'Orchestre de la Suisse Romande, dirigé par Ernest Ansermet, nous offre une excellente exécution d'une œuvre de Moussorgsky, composée originairement pour piano et magistralement orchestrée par Ravel : les *Tableaux d'une Exposition*. Le Poème Symphonique no 11, *Les Huns*, de Liszt, complète la seconde face de ce disque (London, CM 9246).

Dominique VÉRIEUL

L'esprit des livres

Cardinal Stefan WYSZYNSKI — « L'esprit du travail ». Ed. du Lévrier, 2715, Chemin de la Côte-Ste-Catherine, Montréal-26. 19 cm. 230 p.

Préfacé par S. E. le Cardinal Léger, ce livre se présente comme une préparation au Millénaire (966-1966) de la conversion de la Pologne à la foi chrétienne. Mille ans de travail, de gloire et d'épreuves postulaient un livre sur l'esprit du travail à tous les degrés de l'activité humaine. Ce livre écrit par un homme qui a travaillé et qui a souffert, quoique revêtu de la pourpre cardinalice, prend une particulière importance. L'esprit qui anime ses pages donne au travail une grandeur, une noblesse d'élévation que le paganisme n'a pas connue.

Travailler consciencieusement, dans la joie, en collaboration avec Dieu, surélève le travailleur, lui donne sa vraie place dans la Création. Ce n'est plus le misérable esclave couvert de sueurs, mais un homme qui se construit chaque jour par son effort personnel et réalise sa destinée humaine et chrétienne. « L'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler ». Là est son bonheur, sa joie, sa plénitude au contraire du paresseux qui se détruit dans l'oisiveté.

Un livre de chevet pour tous et pour tous les âges de la vie.

A. L.

P. F. BRETON, O. M. I. — « Vital Grandin ». La merveilleuse aventure de l'Evêque du Grand Nord ». Librairie Arthème Fayard, 914, rue St-Denis, Montréal. 19 cm. 366 p.

Une vivante préface de Daniel-Rops nous introduit dans cette biographie. Lentement, normalement cette grande vie se prépare modestement, puis l'Oblat, le missionnaire, l'évêque apparaissent et se confondent dans l'apôtre du Grand Nord. Le froid, la solitude, la pauvreté, la misère, le silence blanc etc., sont vaincus par une foi conquérante. En fait cet évêque a fait pour nous la conquête du Nord. Ce livre aurait mérité une place de choix dans la collection « Les grands cœurs ».

A. L.

F.-A. SAVARD — « La Folle ». Drame lyrique en trois tableaux. Fides, Montréal. 19 cm. 92 p.

Un auteur canadien traite à la manière des tragiques grecs le thème de l'amour maternel. Un chœur exprime les grands sentiments de l'humanité devant la douleur de cette malheureuse mère que l'époux abandonne et en même temps lui ravit son enfant.

Tout est noble, grandiose, sublime dans ce drame où les grands sentiments s'expriment dans un style classique et plein de vie. Il n'y manque que la musique pour donner à cette tragédie toute son ampleur.

A. L.

T.-D. BOUCHARD — «Mémoires». Tome III : *Quarante ans dans la tourmente politico-religieuse*. Ed. Beauchemin, Montréal, 1960. 22 cm. 254 pages.

Ce volume III couvre la période la plus tragique de la vie publique et politique du maire et député de Saint-Hyacinthe. Avec ironie et sarcasme passent sous nos yeux 50 ans (1900-1950) de notre vie politique. Un demi-siècle d'histoire québécoise que nos jeunes historiens feront bien de consulter s'ils veulent connaître les mœurs démocratiques de leurs devanciers.

Dans le chapitre intitulé *Au soir de la vie*, l'auteur écrit : « L'histoire du petit-fils du porteur d'eau rappellera que nous sommes loin d'avoir atteint l'âge d'or en ce qui concerne les droits du citoyen dans notre pays et sur le continent américain ; le dernier vœu qu'il exprime dans ses Mémoires constituant son testament politique, c'est que les partisans de la liberté et ses ennemis se rappellent les mots toujours vrais du penseur : *C'est par des blancheurs lentement superposées que se forment les avalanches qui détruisent tout sur leur passage.* »

La Préface de Claude-Henri Grignon est à lire. Elle donne à ce livre sa vraie valeur.

A. L.

Paul MICHAUD — « Mon p'tit Frère ». Institut Littéraire du Québec. 19 cm. 158 pages.

Une biographie familiale qui vient justifier « Les insolences du Frère Untel ». C'est la même histoire qui continue, sous une autre plume, dans un autre style, l'histoire de nos misères éducationnelles. Chaque génération accuse la précédente, le fils se révolte contre son père, oubliant ce qu'il a reçu pour s'attarder à ce qui lui manque. Affirmation semblable dans nos écoles : quand un élève réussit il dit : c'est parce qu'il a travaillé ; quand il ne réussit pas il dit : c'est parce qu'il avait un mauvais professeur. Quand serons-nous assez honnêtes pour reconnaître ce qu'on nous a donné et qu'on a refusé ? J'invite M. Michaud à écrire un autre volume sur la part refusée de ce qui lui a été offert. Il sera sûrement étonné de ses refus.

A. L.

Pierre ANGERS — « Problèmes de culture au Canada français ». Ed. Beauchemin, Montréal. 22 cm. 116 pages.

Il est pour le moins étrange qu'un livre publié grâce à une subvention du Conseil des Arts du Canada et qui traite de « Problèmes de Culture » ne contienne aucune référence, absolument rien, aucune allusion à la Commission Royale d'Enquête sur l'avancement des arts, lettres et sciences au Canada. Est-ce ignorance ? Non. Est-ce parti pris ? Sans doute. Conséquemment ce livre manque de fond, il ne colle pas à la réalité canadienne-française.

A. L.

L'ESPRIT DES LIVRES

Gaston CARRIÈRE, O. M. I. — « Histoire documentaire de la Congrégation Missionnaire des Oblats de Marie-Immaculée ». Tome III. Ed. de l'Université d'Ottawa. 24 cm. 364 pages.

Comme le titre l'indique, ce livre est avant tout un documentaire oblat, « de l'arrivée au Canada à la mort du Fondateur » (1841-1861). On y trouve lettres, documents, itinéraires, sur tous les postes nombreux où les Oblats ont laissé des traces qui demeurent, même sur le sable. Les Oblats s'installent au Saguenay, à Notre-Dame de Laterrière, à Saint-Sauveur de Québec, se rendent chez les Esquimaux, encouragés par les évêques de Québec et de Montréal, puis avancent vers la Baie James. Plus tard, nous les retrouvons dans les missions indiennes du Saint-Maurice, du Lac Saint-Jean et sur la Côte Nord. Ils sèment dans la joie, plus souvent dans la peine, et c'est dans l'allégresse que leurs fils d'aujourd'hui moissonnent un peu partout au Canada.

Un documentaire important dont il s'agira de dégager les lignes de faite pour en faire une grande histoire.

A. L.

Mgr Paul-Emile CHARBONNEAU et M. MATTE, prêtre — « La mission du diocèse de Saint-Jérôme ». Fides, Montréal. 22 cm. 142 pages.

Il convenait de confier à l'imprimé cette grande enquête sociologique poursuivie, durant trois ans, avec sérieux, compétence, technique dans le jeune diocèse de Saint-Jérôme. Cette enquête est unique dans notre Province et pourra servir de modèle en d'autres diocèses. On connaît la température de cette chrétienté, ses grandeurs et ses misères, surtout les obstacles qui peuvent entraver sa croissance normale. On signale également les procédés de reconquête selon les besoins du moment. *Une pastorale en marche*, selon l'heureuse expression du P. Gaston Morissette, pastorale active et clairvoyante, audacieuse et prudente dans un plan bien précis, pourra ranimer la ferveur chrétienne, sauver ce qui paraît perdu. « La Grande Mission aura donné ce premier résultat de mieux nous montrer ce qui reste à faire », écrit l'auteur en conclusion.

A. L.

En collaboration — « Donum Dei ». Conférence religieuse canadienne. 1, rue Stewart, Ottawa. 23 cm. 3 volumes.

Ces trois cahiers de la Conférence religieuse canadienne nous présentent *Sainteté religieuse et vie apostolique*, 104 pages où apparaissent les travaux donnés aux Journées des Supérieures, 1959. *Pauvreté religieuse et exigences contemporaines* rappelle aux religieux de notre temps les nouvelles exigences individuelles et collectives de la vie religieuse. La pauvreté est un moyen qui doit favoriser une fin apostolique sans nuire à son efficacité et à son rayonnement. *Obéissance religieuse et exercice de l'autorité*, 206 pages donne à l'obéissance sa vraie place, la première,

dans la vie religieuse, à condition de bien comprendre le sens théologique d'obéissance qui n'est ni aveuglement, ni conformisme, ni servilité, mais soumission lumineuse à Dieu. A Gabriel qui lui dit qu'elle sera mère de Dieu, la Vierge demande : Comment cela va-t-il se faire, je ne connais point d'homme. A sa réponse, elle se soumet et s'avance dans la lumière, sans inquiétude.

Trois volumes que les religieux et religieuses devront lire attentivement.

A. L.

Pierre HARVEY et P. FERLAND — « L'état actuel des Institutions corporatives dans la Province de Québec ». Collection *Institut d'économie appliquée*, no 13. Ecole des Hautes Etudes Commerciales, Montréal. 24 cm. 136 pages.

Quelques pages d'histoire corporative dans notre Province, des précisions, des définitions, des vues d'ensemble. Au chapitre II, on trace les frontières, on établit l'autonomie, les structures ; au chapitre III, après le droit, apparaît la nomenclature des corporations professionnelles à partir du Barreau jusqu'aux mesureurs de bois.

Cette étude est bien écrite, bien conduite, bien documentée.

En collaboration — « Syndicalisme et organisation professionnelle ». Ed. Bellarmin, 8110, boul. St-Laurent, Montréal. 24 cm. 242 pages.

Voici ces discours prononcés à la trente-septième semaine sociale du Canada, tenue aux Trois-Rivières en octobre 1960. Le thème est tiré d'une déclaration de l'Episcopat canadien, lors de la fête du travail 1959. « Pour une plus grande collaboration entre dirigeants patronaux et ouvriers ». Nous y trouvons de solides études sur : 1) Le syndicalisme ; 2) L'organisation professionnelle ; 3) Nos responsabilités sociales. Bref un document qu'il fera bon de consulter à l'occasion.

A. L.

En collaboration — « Droits de gérance et changements technologiques ». Les Presses Universitaires Laval, Québec. 23 cm. 150 pages.

Ce volume contient les sérieuses études présentées au quinzième Congrès des Relations industrielles de l'Université Laval, tenu à Québec les 25 et 26 avril, 1960. Ce sont des problèmes de brûlante actualité que traitent dans ce volume des spécialistes reconnus et écoutés dans notre monde ouvrier. Professeurs et élèves y trouveront matière à réflexion et enrichissement.

A. L.

L'ESPRIT DES LIVRES

Dominique de ST-JOSEPH, O. C. D. — « L'Oraison, regard et chemin ». Fides, Montréal. 16 cm. 209 pages.

Dans une étude patiente et profonde du *Chemin de la Perfection*, l'auteur nous donne les lignes de faite que nous trouvons bien établies dans *Oraison, regard et chemin*.

Marguerite PRIMEAU — « Dans le muskeg ». 22 cm. 222 pages.

Pierre BENOÎT — « Le Marchand de la Place Royale ». 22 cm. 158 pages.

M.-A. GRÉGOIRE-COUPAL — « Pourquoi pleures-tu Madonnina ? » 22 cm. 124 pages.

Grâce à la générosité de Fides, nos jeunes lecteurs connaîtront les terrains marécageux du Grand Nord canadien les « muskegs » et le drame d'un village qui se transforme ; avec « Le Marchand de la Place Royale », c'est une page de l'histoire de Montréal qu'ils apprendront ; dans « Pourquoi pleures-tu Madonnina ? » ils sauront le prodige dont Syracuse a été le théâtre en août 1953.

Chanoine Jacques LECLERQ — « Vie du Père Lebbe ». Ed. Casterman, Tournai, Belgique ou 471, rue St-François-Xavier, Montréal-1. 21 cm. 348 pages.

Un livre du Chanoine Leclercq est toujours une promesse qui ne trompe pas. L'auteur n'est jamais banal et toujours audacieux... même quand il fouille une biographie. Ce missionnaire qui s'est fait chinois avec les Chinois fonda des œuvres admirables, connut les horreurs de la guerre, dialogua fièrement avec les communistes, travailla à la promotion d'un épiscopat chinois. Quand il meurt épuisé en juin 1940, la Chine le vénère comme un héros national.

C'est cette grande vie superbement missionnaire et courageusement chrétienne que le Chanoine Leclercq nous raconte généreusement dans toutes ses grandeurs et ses misères. Le Père Lebbe passera à l'histoire comme une des gloires les plus pures de l'Eglise missionnaire de notre temps.

A. L.

Cardinal CONSTANTINI — « Réforme des Missions au XXe siècle ». Ed. Casterman, Tournai, Belgique ou 471, rue St-François-Xavier, Montréal-1. 21 cm. 284 pages.

Le Cardinal Constantini fut l'un des principaux penseurs et artisans de la réforme missionnaire du vingtième siècle. Au plan de la Chine d'abord, où il fut de 1922 à 1933 le premier Délégué du Saint-Siège, chargé

précisément de faire passer en actes les directives pontificales. Au plan mondial ensuite, lorsque de 1935 à 1953, il fut secrétaire de l'organisme central des missions catholiques, la Congrégation de *Propaganda Fide*.

Tout au long de cette double carrière, il a noté les événements auxquels il fut mêlé et les réflexions missionnaires que les circonstances lui suggéraient. Son témoignage, qu'il nous livre dans « Réforme des Missions au XXe siècle (1) », est d'un intérêt capital : il est à la fois le récit d'un témoin direct des situations et le jugement d'un interprète autorisé de la pensée pontificale.

Dom Jacques WINANDY — « Le Cantique des Cantiques ». Ed. Casterman, 471, rue St-François-Xavier, Montréal. 21 cm. 175 pages.

L'auteur présente une explication naturelle de ces chants d'amour qui sont l'expression de l'amour mutuel de jeunes gens. Le commentaire analyse le texte du Cantique phrase après phrase ; l'explication naturelle est abordée en détail, appuyée de remarques neuves sur la flore. Il y a là une voix très digne d'attention dans le dialogue des exégètes à la recherche de la Parole de Dieu, écrit le communiqué.

Yv. KLOSTER — « Les garçons et moi ». Casterman, Tournai, Belgique. 19 cm. 138 pages.

Une jeune étudiante dans un collège secondaire de France nous fait des confidences : elle, les autres, les garçons. Dédié à la jeunesse d'aujourd'hui, ce volume rude et franc, dissipe bien des illusions.

Robert GUELLUY — « Vie de foi et tâches terrestres ». Casterman, Tournai, Belgique ; 471, rue St-François-Xavier, Montréal. 21 cm. 204 p.

Dans ce volume on trouve la réponse d'un théologien averti des exigences de la foi et des requêtes du monde actuel, à la question du double engagement des chrétiens dans leur vocation divine et dans leurs œuvres d'homme. Humanisme et christianisme, mystères de l'Eglise et progrès terrestres, souffrance et échec dans le mystère du salut, etc., nous aident à mieux connaître les dimensions du monde.

André MIGOT — « Solitudes humaines ». Casterman, Tournai, Belgique. 21 cm. 200 pages.

Une année dans l'archipel désolé des Kerguelen ; une expédition antarctique en butte aux tempêtes et aux glaces ; voilà de quoi satisfaire tous les fervents de l'aventure. Plongeant dans une solitude vraie, l'auteur vit des heures intenses de communion avec une nature toute de blancheur et de silence. Il étudie la faune de son milieu, le comportement des manchots, les mœurs des éléphants de mer.

Les nombreuses photos illustrant le texte prouvent que le Dr Migot manie camera et stylo avec art.

L'ESPRIT DES LIVRES

Maurice VILLAIN — « La prière de Jésus pour l'unité chrétienne ». Casterman, Tournai, Belgique ; 471, rue St-François-Xavier, Montréal. 21 cm. 152 pages.

L'auteur aborde dans ce livre la prière sacerdotale de Jésus et s'efforce de la lire dans la conjecture œcuménique de Jean XXIII. Lue et relue de nos jours par les chrétiens à la recherche de l'Unité, cette prière prend un accent nouveau et séduisant.

On aime à lire attentivement les huit thèmes commentés par l'auteur avec beaucoup de foi : l'Heure, la Gloire, le Nom, les Apôtres, les Croyants, l'Unité, le Monde, Père, je veux.

Le patriarche Athénagoras qui attend beaucoup de Jean XXIII, écrit : « Le Pape est le premier des évêques ; il est possible au Patriarche de Constantinople de lui faire une visite ; de faire un geste, à une condition toutefois, c'est qu'à sa main tendue, une autre main réponde... Les divergences ne doivent pas empêcher l'unité dès lors que nous avons le même Seigneur, la même Tradition, les mêmes martyrs ».

« Que tous soient Un... afin que le monde croie que tu m'as envoyé ».

Roger VIAU — « Cavelier de la Salle ». 17 cm. 184 pages.

Serge FLEURY — « Les bâtisseurs ». 17 cm. 194 pages.

Pierre BENOÎT — « Maisonneuve ». 17 cm. 190 pages. Collection *Figures canadiennes*, Maison Mame, Tours, France.

Quelles circonstances et quel motif ont incité la Maison Mame à lancer récemment sa nouvelle série de biographies : « Figures canadiennes » ? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, il y a lieu de se réjouir de son initiative, si ces livres parviennent à intéresser notre histoire, — en France comme au Canada, — le large public que devraient attirer leurs titres, les noms de leurs auteurs, leur format et leur prix populaires.

A date, quatre volumes ont paru. Trois biographies complètes, celles de Cavelier de la Salle, de Maisonneuve et de Sir Wilfrid Laurier, respectivement écrites par Roger Viau, Pierre Benoît et Raymond Tanghe. Les chapitres, parfois trop courts, du petit livre consacré aux « Bâtisseurs » par le Comte Serge Fleury, relatent l'existence si mouvementée de plusieurs des « nobles aventuriers » qui furent les premiers citoyens de la Nouvelle-France.

Voilà, encore une fois, de l'histoire du Canada popularisée et aimablement racontée. Tous ces récits remettent opportunément en lumière les origines du Canada, des caractères valeureux et des aspects, parfois oubliés, de la politique coloniale française d'alors.

La Maison Mame continuera, nous dit-on, à mettre à contribution nos historiens, afin que se complète par le portrait véridique de nos grands hommes, ce tableau historique du Canada français. Plusieurs volumes sont en préparation. La collection en comprendra environ vingt-cinq.

REVUE DOMINICAINE

Robert D'ESTRIE — « Six-de-la-roche-jaseuse ». Editions de l'Atelier. Montréal. Avec gravures. 21 cm. 158 pages.

Voici un beau roman d'aventures qui regorge de vie, de fraîcheur, de pureté. L'auteur a admirablement bien situé le « suspense » dans la beauté sauvage des Cantons de l'Est.

Grâce à une fine psychologie alliée à un souci de description vraiment remarquable, l'auteur nous subjugue et nous invite à contempler en esprit cette Galilée québécoise. Ajoutons à cela les splendides photographies qui agrémentent le volume, et nous aurons un petit chef-d'œuvre en son genre.

Vibrant hommage aux clubs des « 4-H ». C'est une invite à l'héroïsme.

Jean-Pierre Phaneuf

Germaine LAPLANTE — « Sans-Soucis ». Editions Fides. Montréal 22 cm. 108 pages.

On demande ordinairement à un romancier canadien-français des personnages canadiens-français qui pensent canadien-français.

Sans-Soucis ! Voilà le titre évocateur de ce beau roman où plusieurs se reconnaîtront. Sans-Soucis nous présente la vie d'une bonne famille québécoise en vacances sur les bords du St-Laurent.

Maniant très bien la plume, G. Laplante nous plonge dans l'intimité de cette famille et nous trace toute une série d'aventures heureuses, burlesques et quelquefois tristes.

Courage, simplicité, joie, foi : tout s'y retrouve dans ce roman. Ce qu'il vous demande : de puiser ses trésors avec toute l'affection de votre cœur. Il convient tout aussi bien aux adultes qu'aux plus jeunes.

Jean-Pierre Phaneuf

Jacques NOLIN — « Beethoven ». Editions de l'Atelier. Montréal. 20 cm. 108 pages.

Beethoven, Beethoven ! L'évoquer c'est évoquer les violents contrastes de cet homme capable des pires excès comme des sentiments les plus nobles, ou évoquer son émouvante symphonie pastorale.

Jacques Nolin a condensé dans ce volume l'essentiel de la vie et de l'œuvre de l'auteur tout en le sertissant de pensées nobles et profondes.

Ce n'est pas le travail d'un érudit ni un ouvrage en plusieurs tomes (108 pages). C'est avant tout l'œuvre d'un méditatif et d'un contemplatif qui a vécu intensément la musique de Beethoven.

Jean-Pierre Phaneuf

L'ESPRIT DES LIVRES

Fr. John BOYLE, C. S. C. — « Monsieur Vincent ». Editions de l'Atelier.
Montréal. 20 cm. 90 pages.

Voilà un petit ouvrage bien ciselé sur la vie de saint Vincent de Paul, l'apôtre de la charité. Bien que s'adressant tout d'abord à un auditoire jeune (15 ans et plus), il conviendra, j'en suis sûr, aux adultes. Ce charmant volume a le grand mérite de nous présenter un Vincent de Paul sous son vrai visage d'homme avec ses réussites et ses échecs.

Il forme pour ainsi dire la synthèse de l'idéal chrétien : l'humilité et la charité s'aiguillent sur la voie de la vraie vie au contact de l'insatisfaction légitime et de la souffrance.

Un volume franc qui nous incitera à la réflexion plus que les fioritures insipides des « vies de saints » du bon vieux temps.

Jean-Pierre Phaneuf

Maurice ZERMATTEN — « Christine ». Desclée De Brouwer, Belgique,
1960. 21 cm. 220 pages.

Maurice Zermatten est l'auteur de plus d'une trentaine de romans : ce qui ne prouve rien. Ou plutôt, ça prouve que ses livres se vendent, puisque aucun éditeur ne peut se permettre de publier à vide les ouvrages indéfiniment. Ça prouve aussi que l'auteur n'est pas canadien : nous ne connaissons pas ici un auteur de trente volumes !

Dans « Christine », le romancier nous raconte l'histoire sentimentale d'une institutrice de trente-cinq ans qui adopte un bébé abandonné, qui doit quitter son village à cause des mauvaises langues qui se font aller en marge de ce geste charitable. Un M. Valdan l'accueille dans une ville voisine, lui offre honnêtement le mariage (et en même temps la sécurité) qu'elle refuse : à partir de ce moment, Christine semble souffrir de névrose, et jusqu'à la fin, il y aura des péripéties style « Aurore l'enfant martyr ». On trouve une belle phrase : « Elle recolle avec patience des bouts de son existence brisée », et une autre qui me laisse songeur : « J'ai jamais aimé que toi, j'ai jamais rien dit ». (S'il manque une particule négative, c'est l'auteur qui l'a voulu !)

G. R.

Marcel PORTAL — « Au cœur de la chênaie ». Fides, Montréal, 1961.
22 cm. 154 pages.

Quelques remarques d'édition : la page-titre me semble d'un goût fort douteux ; jusqu'en page 16, l'impression est en deux couleurs, et ensuite, en noir foncé seulement ! Est-ce qu'on se serait rendu compte que ce texte ne valait pas d'être imprimé en deux couleurs jusqu'à la fin ?

Pourquoi Fides n'a-t-elle pas donné un nom de collection à cette série de livres publiés sous couverture sable et habituellement en deux couleurs jusqu'à la fin ?

Mais revenons à notre livre : un prologue nous parle de Nietzsche, Gide, et d'un livre blasphématoire du héros. Puis c'est un rêve, où un chêne parle, où il y a un enfantin combat de loups et des histoires de papillons, de brise, de prince charmant à dormir debout. Dans l'épilogue, notre héros se convertit : n'importe qui abandonnerait Nietzsche et Gide pour un chêne parlant, ça va de soi.

L'auteur a décroché la médaille du Lieutenant-Gouverneur (1960) et le premier prix de la Société des Poètes canadiens-français.

Guy Robert

P. PARENTE — « Père Pio, premier prêtre stigmatisé ». Salvator, Mulhouse. 20 cm. 152 pages.

Le lecteur trouvera dans cet ouvrage une bonne biographie du Père Pio, des extraits de lettres de direction, de bonnes illustrations, et surtout une vie vraie, loin de l'ange, loin de la bête, une vie humaine et chrétienne que surélèvent des vertus solides et des charismes.

G. HUNERMANN — « Le rocher battu par les flots ». Ed. Salvator, Mulhouse. 22 cm. 526 pages.

Avec ce quatrième volume s'achève l'*Histoire du Royaume de Dieu*. C'est l'histoire de l'Eglise au milieu des révolutions politiques et des guerres depuis la Révolution française jusqu'à l'annonce du Concile général que va réunir le pape Jean XXIII.

G. HUNERMANN — « Le rebelle obéissant ». Ed. Salvator, Mulhouse. 20 cm. 264 pages.

C'est la biographie du P. Trappiste François Pfanner. Né en Autriche, après un pèlerinage à Rome puis en Palestine, François entra à la Trappe d'Ölenberg, en Rhénanie. Le 28 juillet 1880, il se rendait en Afrique et fondait à Port-Elizabeth le monastère de Marianhill. Là, par son zèle missionnaire il devint l'apôtre des Noirs.

P. LORENZO SALES — « La perfection religieuse à la lumière du divin amour ». Ed. Salvator, Mulhouse. 19 cm. 140 pages.

Connaître Dieu pour l'aimer, avoir le privilège de renoncer à tout pour se donner entièrement à Lui, voilà la voie maîtresse de ce livre que les âmes assoiffées de perfection apprécieront.

Hippolyte HONORÉ — « Plans nouveaux de sermons ». Collection *La prédication nouvelle*. Ed. Salvator, Mulhouse. 19 cm. 160 pages.

Les plans proposés dans ce nouveau volume sont totalement différents de ceux de la première série. Ils veulent aider les jeunes prédicateurs à composer des sermons dominicaux adaptés aux besoins actuels de leurs paroissiens. Un bel effort de pastorale.

L'ESPRIT DES LIVRES

Marguerite PERROY — « Sous la cendre ». Ed. Salvator, Mulhouse. 19 cm. 196 pages.

Sous la cendre d'un foyer détruit, le feu couve et le vent de l'épreuve fait jaillir la flamme plus haute et plus ardente. Tel est le thème traité avec toutes les délicatesses de la psychologie féminine.

Dr A. LIPS — « Une seule chair ». Ed. Salvator, Mulhouse. 18 cm. 148 p.

Le but de cet ouvrage était de dire l'essentiel en termes aussi simples que possible, et sans offusquer personne. C'est fait. La partie physiologique y est respectueusement développée et au complet. L'auteur, médecin, admet la juste curiosité de ses clients et ne veut pas les tromper. C'est pourquoi son livre est vrai et la morale est sauve.

Dr J. E. GEORG — « La pratique de la continence périodique ». Ed. Salvator, Mulhouse. 19 cm. 228 pages.

Dans cette huitième édition, la méthode de la continence périodique est mise à la portée de tous ceux qui savent lire. Tout est conforme aux lois de la morale chrétienne. Aussi tout est écrit noblement, sans vulgarité. On y expose également les plus récentes découvertes : méthode de la température et méthode du glucose.

Dr Schim VAN DER LOEFF — « Pour toi qui te maries ». Ed. Salvator, Mulhouse. 19 cm. 108 pages.

Le présent livre dit tout ce que les jeunes gens doivent savoir sur la constitution du corps, le sens profond de l'amour et les dangers qui menacent l'équilibre de la vie sexuelle. Fervent catholique, le docteur Schim suit la doctrine de l'Eglise, instruit, met en garde, encourage.

LOUIS BOUYER — « Paroles, Eglise et Sacrements dans le Protestantisme et le Catholicisme ». *Présence chrétienne*. Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique. 18.5 cm. 96 pages.

Le Père Bouyer nous donne avec ce livre un petit bréviaire de l'œcuménisme. C'est peu dire qu'un véritable esprit irénique anime son travail. De par ses origines protestantes, de par ses recherches savantes dans des ouvrages qui font tous autorité, admirablement informé des œuvres, des églises, des personnes, des mentalités — le Père Bouyer n'a cessé de porter en lui, vivante, cette tragique dualité qui, au XVI^e siècle, a rompu l'unité de la chrétienté. Son catholicisme intégral ne lui fait oublier, à aucun moment, la légitimité des requêtes de la Réforme, et il leur donne leur plein sens et leur vérité dernière en nous aidant à les redécouvrir dans le trésor de la Catholica.

REVUE DOMINICAINE

L'auteur concentre son attention et la nôtre sur trois chapitres particulièrement brûlants de la controverse qui oppose, depuis le XVI^e siècle, catholiques et protestants : la Parole, l'Eglise et les Sacrements. Il est difficile de dire plus de choses, et des plus justes, en si peu de mots. A ce degré de perfection, il s'agit presque d'un manuel de l'œcuménisme pratique, qui mériterait de devenir classique.

Mgr Emile-Joseph de SMEDT — « Le Christ dans le quartier ». *Pour un renouveau paroissial*. Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique, 20 cm. 134 pages.

Ce livre rend compte d'une expérience concrète qui se poursuit actuellement dans un diocèse, celui-là même dont l'auteur a la charge. Dans les villes de ce diocèse, des contacts réguliers entre voisins on été organisés à partir d'une même situation déterminée — les quêtes pour les écoles religieuses — et ces rencontres, dépassant leur objectif premier, ont donné naissance à un véritable service d'assistance spécifiquement chrétien.

Une double constatation s'est alors imposée : le voisinage constitue un terrain social et apostolique de prédilection ; la vie de quartier exerce une influence profonde et permanente sur le comportement individuel et social des habitants. La « rue » est alors devenue le cadre d'une action apostolique spécifique et d'un type nouveau. Les résultats ont été surprenants : il apparaît nettement, à lire ce livre, que l'on se trouve devant une méthode efficace pour rendre aujourd'hui à la paroisse son caractère de communauté chrétienne.

C'est à une étude sociologique de la paroisse, à l'inventaire des problèmes qui se posent aujourd'hui dans ce cadre hérité du Moyen Age, que la première partie de cet ouvrage est consacrée. On y trouvera d'abondantes références à des travaux qui ont répondu, dans d'autres milieux de grande concentration urbaine, à la mise en question de l'institution paroissiale. Les deux derniers chapitres joignent à cette analyse théorique la description précise d'une expérience en cours.

Ce livre rendra de grands services aux prêtres et aussi aux responsables des mouvements d'action catholique. Il sera lu avec intérêt par tous ceux qui suivent les recherches contemporaines de sociologie religieuse et que préoccupe l'actualité des recherches paroissiales.

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS. — CANADA : \$5.00 ; ÉTRANGER : \$5.50 ; LE NUMÉRO : \$0.50 ;
AVEC LE ROSAIRE : \$1.00 EN PLUS ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00

DIRECTION : MAISON MONTMORENCY, COURVILLE (QUÉBEC-5), P. Q.

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisée comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »

La revue n'est pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique

TABLEAU D'HONNEUR

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

ATLAS ELECTRIC REG'D., G. Paquette, prop.,
1390, 24e avenue de la Bruère, tél. 4-6396

BRABANT, Georges, Mercerie pour hommes,
460, Hôtel-Dieu, tél. PR. 4-7131

COURCHESNE, Victor, Marché Central, tél. PR. 3-9666

FONTAINE, Enrg., H. L. Bernard Sicotte, prop.,
1741, des Cascades, tél. PR. 4-6996

LIVRAISON LÉGÈRE ENRG., 2725 Bourdages, tél. 4-7567

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE AGRICOLE, 2550, Morin,
tél. PR. 4-6886

SENÉCAL, R., 580, St-Denis, tél. PR. 4-6833

STUDIO DE CULTURE PHYSIQUE, Bernard Poisson,
375, Mondor, tél. PR. 3-1973

STATION LA MADELEINE, Robert Lamadeleine, prop.,
2620, Bourdages, tél. PR. 4-8771

TOUSIGNANT, EUGÈNE, Avocat, 466, St-Simon,
tél. PR. 4-7303

QUÉBEC, P. Q.

LAURENTIDE INSURANCE ADJUSTMENT CO. LTD.,
80, St-Pierre, tél. LA. 4-5233

BOULANGERIE RODOLPHE LAPOINTE,

170, 8e Rue, tél. LA. 2-8823

LETELLIER, J. B. E. INC., Epiciers en gros,
112, Dalhousie, tél. 529-4981

MOFFET, CIE LTÉE, Spécialistes en isolation,
125, Av. Lamontagne, tél. LA. 2-8115

PAROISSE SAINTE-CLAIRE-D'ASSISE,
110, de la Normandie, Québec

CÔTÉ, Nap., Sporting Goods Inc., 874-878 est, St-Joseph
tél. 529-8187

BISCUITS LECLERC LTÉE, 85 est, Saint-Vallier,
tél. 529-2529

DON D'UN AMI, contrat no. 2314

BLOUIN, Isidore, Epicier licencié, 498, Victoria,
tél. 525-4871

HOMMAGES DE LA PAROISSE SAINT-ROCH

ROYER, HAMEL & GIROUX, Notaires,
621 est, boul. Charest, tél. LA. 5-6158

BOUTET & FILS ENRG., réparation, débossage,
264, Caron, tél. LA. 3-3370

GOLD STAR TRADING CO. LTD.,
62 ouest, Christophe-Colomb, tél. LA. 9-2118

OMER ALLARD, Courtiers en immeubles,
74, Dorval, Lévis, tél. TE. 7-1775

Tél. PR. 4-4144 - 4-4266

IMPORTATEURS FRUITS & LÉGUMES SAINT-HYACINTHE, LTÉE

250, STE-LOUISE (La Providence) SAINT-HYACINTHE, P. Q.

PÂTISSERIE VIENS

1849, DES CASCADES
SAINT-HYACINTHE, P. Q.

GOYETTE TRANSPORT LTÉE

Service entre St-Hyacinthe et Montréal — Entrepôt à Montréal
1680, WILLIAM, MONTRÉAL — Tél. UN. 1-2679
900, LAJOIE, ST-JOSEPH, ST-HYACINTHE — Tél. PR. 3-9727

HOMMAGES DE Tél. LA. 4-5181

TERREAU & RACINE LTÉE

DISTRIBUTEURS EN GROS
196, SAINT-PAUL QUÉBEC, P. Q.

Tél. PR. 4-8715

Les Entreprises Saint-Joseph Ltée

G. LABONTÉ et R. J. LUSSIER
Atelier mécanique — Machine Shop — Excavation
Location machinerie

1000, ST-LOUIS, ST-JOSEPH SAINT-HYACINTHE, P. Q.

J. A. & M. CÔTÉ LTD.

EUGÈNE CÔTÉ, PRÉSIDENT
Manufacturiers de chaussures

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

Tél. 4-6448

C. P. 260

SYLVESTRE & FILS INC.

NÉGOCIANTS EN GROS

7880, DES CASCADES SAINT-HYACINTHE, P. Q.

DON D'UN AMI

Tél. HU. 4-3877

AMEUBLEMENT SCOLAIRE, LTÉE

3522, PRUD'HOMME (N.-D. de Grâce) MONTRÉAL, P. Q.

Tél. VI. 5-2987

Etablie en 1911

The Dominion Optical Mfg. Co. Ltd.

ÉMILE PELLETIER, O. D. — JEAN PELLETIER, O. D.
OPTOMÉTRISTES

74 ouest, CRAIG

MONTRÉAL, P. Q.

Tél. HU. 4-8684 - 7614

RAYMOND GAUTIER & FILS LTÉE

ASSURANCE

RAYMOND GAUTIER, Tél. résidence: HU. 4-8122

4014, WILSON

MONTRÉAL, P. Q.

Câble: Gourmon Tél. UN. 6-8506

GOURD & MONETTE

Avocats

J. J. Gourd, C. R. — Jean Monette, C. R.

159 ouest, rue CRAIG (suite 812)

MONTRÉAL-1, P. Q.

Tél. HU. 4-1151

Pharmacien — Chemist

RAYMOND CYR

Pharmacie West Hill Pharmacy

5507, MONKLAND, N. D. G.

MONTRÉAL, P. Q.

Soir: 3775, BÔTREL Lundi, Mercredi, Vendredi Tél. HU. 1-2332

PIERRE LABRÈCHE

NOTAIRE

10 ouest, rue ST-JACQUES VI. 2-4654 MONTRÉAL, P. Q.

Tél. HU. 8-1400

Prescriptions — Cosmétiques, etc.

PHARMACIE BOULEVARD

CLAUDE ST-GERMAIN, B.A., B.Ph. L.Ph., prop.
Pharmacien

3857, boul. DÉCARIE

MONTRÉAL, P. Q.

Tél. WE. 7-9236

Tél. Rés.: RA. 9-1356

PAUL HUGRON, CAMERAS

Films — Caméras et accessoires photographiques
et cinématographiques

1960 ouest, NOTRE-DAME

MONTRÉAL, P. Q.

Tél. LA. 4-7541 *

ÉDOUARD ROY, prés.

ÉDOUARD ROY & FILS LTÉE

Représentants de Fabriques — Importateurs de Ferronnerie

4115 est, ONTARIO

MONTRÉAL-4, P. Q.

Tél. PO. 6-8651

NOTAIRE

E.-ROSAIRE LARIVIÈRE

Bureaux: 5597, Laurendeau — 6000, boul. Monk

MONTRÉAL, P. Q.

Tél. PO. 6-4051

Tél. PO. 6-4347

LUCIEN CHARBONNEAU LTÉE

PLOMBERIE — CHAUFFAGE

5826, HADLEY

MONTRÉAL, P. Q.

Tél. HU. 4-2956

LOCK REPAIR

C. B. LESAGE

Lock Repair and Outside Call — Keys Made and General Repair
3844, boul. DÉCARIE (N. D. G.) MONTREAL, P. Q.

Tél. HU. 6-0165

J. RACICOT RESTAURANT

4180, boul. DÉCARIE

MONTREAL, P. Q.

Tél. HU. 4-3100

Livraison gratuite

J. J. PILON

EPICERIES DE CHOIX

5611, MONKLAND

MONTREAL, P. Q.

Tél. LA. 1-1104

1459, DELORIMIER, MONTRÉAL, P. Q.



J.-A. Désy, Ltée

CAFÉ — THÉ — CACAO
CONFITURES — SIROPS

Importons, Torrélions, Manufacturons

Tél. LA. 4-1167-8

Quincaillerie J. R. GRÉGOIRE Hardware

Quincaillerie générale

Spécialité: Outils et Peintures C-I-L

3605 est, ONTARIO

MONTRÉAL, P. Q.

Tél. CR. 1-7889

LES ÉTABLISSEMENTS COGNÉ ENRG.

Cloches de Bronze importées de France et d'Angleterre
Maison établie depuis 1908

5909, rue MARQUETTE

MONTRÉAL, P. Q.

Tél. VI. 2-6960

LONGPRÉ & MARCHAND

Architectes

Gilles Marchand, B.A., A.D.B.A.

Claude Longpré, B.A., A.D.B.A.

1285, rue ST-ANDRÉ

MONTRÉAL-24, P. Q.

Tél. HU. 6-1159

Hommages de

JEAN-JACQUES PATENAUDE

3613, boul. DÉCARIE

MONTRÉAL, P. Q.

J.-CLOVIS DAGENAIS, C. R.

AVOCAT ET PROCUREUR

215 ouest, SAINT-JACQUES (suite 206) MONTRÉAL-1, P. Q.

CASAVANT...

Un nom fameux dans la facture
des orgues depuis plus de cent ans.

Casavant Frères

LIMITÉE

Saint-Hyacinthe, P. Q.
CANADA

**LAVALLÉE, BÉDARD, LYONNAIS,
GASCON & ASSOCIÉS**

COMPTABLES AGRÉÉS

Hector Lavallée, C.A.	Romain Bédard, C.A.
Roger Lyonnais, C.A.	Lionel Gascon, C.A.
Jean Lussier, C.A.	Paul L. Noiseux, C.A.
Jacques Desmarais, C.A.	René Senécal, C.A.
David Crockett, C.A.	Maurice St-Louis, C.A.
Guy Préfontaine, C.A.	Marcel Demers, C.A.
Pierre Bédard, C.A.	André Lussier, C.A.
Paul Hébert, C.A.	Raymond D. Fontaine, C.A.

10 est, rue SAINT-JACQUES, MONTRÉAL — UN. 1-6325
TROIS-RIVIÈRES — SHERBROOKE

Jean-Paul Lalonde, B.Sc.A., I.C.

Roméo Valois, B.Sc.A., I.C.M.Sc.

H O M M A G E S

de

LALONDE & VALOIS

INGÉNIEURS-CONSEILS

615, rue BELMONT

Tél. RA. 2-2511

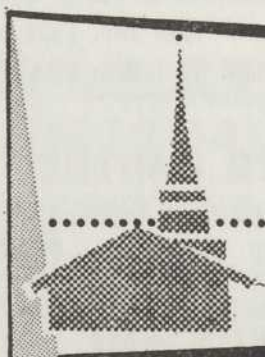
COMPLIMENTS OF

**MOUNT ROYAL PAVING & SUPPLIES
LIMITED**

3701, est JARRY

VILLE SAINT-MICHEL, COMTÉ BOURGET, P. Q.

MEILLEURS VŒUX



• Le Feuillet Paroissial •

BULLETIN QUI PROLONGE LE PRÔNE DOMINICAL ET
L'ÉVANGILE UN MÉMOIRE INDISPENSABLE POUR LES
FIDÈLES ET UN AIDE PRÉCIEUX AU PASTEUR

815 BEAUMONT, MONTREAL.

CR. 9-6698

Tél. HU. 9-8213

YVES BÉLANGER

ARCHITECTE — D. B. A.

• • •

5959, Monkland — N.-D. de Grâce

MONTREAL, P. Q.

Tél. RE. 7-3689

B G L **INGÉNIEURS ET CONSTRUCTEURS** **LIMITÉE**

Pierre F. Beaudry, président
Maurice Gérin, vice-président
Marcel Lamarche, sec.-trés.

7000, chemin Côte-des-Neiges
MONTREAL, P. Q.

F. BAILLARGEON · LIMITÉE

CIERGES — CHANDELLES — BOUGIES
CALICES — OSTENSOIRS — CIBOIRES
CHANDELIERS — LUMINAIRES — VERRERIE
TABERNACLES ET VOÛTES DE TABERNACLES
ACCESSOIRES DU CULTE

SAINT-CONSTANT Victor 2 **MONTREAL**
Clé Laprairie, Qué 9467 51 Notre - Dame 0.

Tél. ME. 7-6733

National Starch and **Chemical Co. (Canada) Ltd.**

Colles de toutes sortes en poudre,
en flocons, flexibles, en pâte, liquides

2125 Remembrance Road

LACHINE, P. Q.

Tél. CR. 4-6449

COMPTOIR ST-JOSEPH INC.

*Représentants de Manufacturiers et Négociants en gros
exclusivement pour le compte des
Communautés Religieuses*

Spécialités :

DRAPS — SERGES — MERINOS — CACHEMIRES
HENRIETTES — SAIES — VOILES — TOILES
COUVERTURES DE LAINE — COUVRE-LITS — COTONS

PAUL A. DENIS

7895, boul. Saint-Laurent
MONTREAL-10, P. Q.

Tél. DU. 8-5721

ACME VACUUM CLEANER **COMPANY LIMITED**

Maison canadienne-française fondée en 1909
Centrales de nettoyage par le vide

SPENCER
et aspirateurs portatifs

9875, rue Clark
MONTREAL-12, P. Q.

Tél. LA. 3-5979

CLUB DES MARCHANDS LTÉE

Buffet — Restaurant — (Taverne, Tabagie)

COIN DE LA COURONNE ET BOUL. CHAREST

Tél. 524-4625

GAUTHIER LIMITÉE

Peintures — Tapisseries — Glaces polies

272 est, **SAINT-JOSEPH,**

QUÉBEC, P. Q.

DON D'UN AMI

**COLLÉGIENS et COLLÉGIENNES
VOUS PARLENT de PHILOSOPHIE**

LISEZ R É A L I T É

ORGANE DE L'ACADÉMIE THOMISTE INTERCOLLÉGIALE

ON PEUT SE PROCURER RÉALITÉ OU
LES CAHIERS DE L'ATI EN FAISANT
PARVENIR \$0.25 PLUS FRAIS DE
POSTE À

R É A L I T É
A/S RICHARD LEBLOND
12025, BOUL. PERSILLIER
MONTRÉAL-12

PIERRE GAUTHIER & FILS LIMITÉE

A S S U R A N C E S

JEAN R. GAUTHIER
Vice-Président
DU. 9-6749

M. A. J. GAUTHIER
Président
HU. 4-9064

MAURICE BÉLANGER
Directeur gérant
CL. 5-9291

LAURETTE CHAPLEAU
Comptable
DU. 8-7437

NATIONAL

TILE AND TERRAZZO CO. LIMITED

Tuiles — Marbre — Ardoise
Céramique — Terrazzo
Mosaïque

Tél. RA. 9-3220-3229

7979, 14e avenue
Ville Saint-Michel

Tél. WE. 7-4217

**DUFRESNE, McLAGAN,
DAIGNAULT, INC.**

LAURENCE G. DAIGNAULT
P. Eng. President
Scientific Management Consultants

4455 Sherbrooke St. West
MONTREAL 6, QUE.

Tél. 3-9565

LES PRODUITS LAITIERS

Mont Saint-Hilaire Ltée

MARQUE DE QUALITÉ

MARQUE MONT SAINT-HILAIRE
BEURRE MONT SAINT-HILAIRE
FROMAGE CREAM-O-LAC — FROMAGE CHEDDAR
ŒUFS STRICTEMENT FRAIS

SAINT-HYACINTHE, P. Q.

APPRENEZ À CONNAÎTRE LES AVANTAGES
DE L'ÉPARGNE EN OUVRANT UN COMPTE

à la

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

595 bureaux au Canada

Tél. LA. 4-3048

LORD & COMPAGNIE LIMITÉE

Président : J. H. LORD, Ing. P.

Charpentes métalliques de tous genres

4700, Iberville

Montréal

Tél. CR. 7-2188

AVEC LES HOMMAGES DE

La Ferme St-Laurent Limitée

LAIT

CREME

BEURRE

ŒUFS

BREUVAGE AU CHOCOLAT

Siège social : 6720, rue Garnier, Montréal

« L'une des plus brillantes réussites économiques du Canada français »